

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

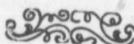
POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME NUMÉRO

JUIN 1906



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1906

Aux

PE

DE



OU
1
1
E
ceux-là son
mante qui
Nous somm
qu'il y aur
du Père De

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 12 mai 1906.

Aux Premiers Communiant

Aux Premières Communiantes

PETITE LEÇON D'ARABE ET DE CHARITÉ

Par le R. P. DERVIEUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE EN SYRIE

ÉAL.

NOUS publions, à l'occasion des cérémonies de première communion, cette lettre touchante. C'est un appel aux enfants qui voudront fêter le plus beau jour de la vie en partageant leur bonheur avec leurs petits frères d'Orient moins fortunés. Bien rarement les *Annales* acceptent des vers ; mais ceux-là sont si jolis, si gracieux ! Ils préparent si bien la lettre charmante qui les accompagne que nous n'avons pas hésité à les publier ! Nous sommes certains que la voix du missionnaire sera entendue et qu'il y aura fête aussi, fête complète, parmi les petits communiant du Père Dervieux.

VALISE VIDE

Je connais un pays tout rose
D'où la brise écarte les pleurs
Tandis que le ciel y dépose
Vive lumière et fraîches fleurs

Là-bas, point de nos routes ternes,
Tristement droites ; les sentiers
Au lieu d'hôtels et de casernes
Pour bordure ont les églantiers.

Point de maisons au front superbe
Qui vous cachent l'azur du ciel,
Mais d'humbles toits blottis sous l'herbe
Comme autant de ruches à miel.

Oh ! le frisson qui dans l'espace
Monte de là tous les matins
Quand pour la messe ou pour la classe
S'apprêtent les petits lutins !

Garçonnetts aux robes bouffantes,
Fillettes aux airs ingénus.
Au son des cloches, sur les pentes
C'est tout un monde de pieds nus,

Monde unique, aux fronts sans tristesse,
Si purs, qu'on ne s'étonne pas
Que pour leur faire une caresse
Le Maître ait porté là ses pas.

Oui, tous ces enfants de Syrie,
Jésus les aime, et c'est pourquoi
Prêtre de Jésus pour la vie,
Je les aime aussi beaucoup, moi.

Douze ans, Mentor bien peu rigide,
J'ai suivi leurs travaux, leurs jeux,
Tandis que dans leur ciel limpide
Distraitement erraient mes yeux.

Et maintenant qu'un an d'étude
M'enchaîne au brumeux sol anglais,
Je me plais dans ma solitude
A rêver de bleu,
Je me plais

A souhaiter qu'un jour ou l'autre
A mon corps de froid morfondu
Ainsi qu'à mon âme d'apôtre
Le ciel d'Orient soit rendu,

Où, dans l'art d'aimer moins novice,
Prêtre, enfin je leur donnerai
L'amour que pour eux au calice
Chaque matin je puiserai.

Vite, vite qu'elle flamboie
L'aube où par les prés reverdis
Tourbillonnant essaim de joie
Débouleront mes fils grandis,

Ils me diront : " Père, mon Père,
Abouna ". Qu'il est doux, ce nom
Quand tout un peuple profère
Peuple aimant, sincère.....

Eh bien, non !

Non ; quand de loin mon regard plonge
Dans ces horizons enchantés,
Une brume sur eux s'allonge
Qui me les dédore.

Ecoutez :

Tenir du ciel une famille
Nombreuse, aimable, c'est charmant
Mais quand dans les yeux la faim brille,
Et qu'elle n'a rien, la maman,

Qu'elle voit, ce front qui se plisse
Ce geste qu'elle connaît bien
Les éviter, oh ! quel supplice !
C'est un tout petit peu le mien.

Non que la faim nous martyrise
(Dieu saura bien longtemps encore
Au pays que j'évangélise
Garder sa vigne et son blé d'or).

Mais, tout comme en France, en Syrie
Ne faut-il pas donner parfois
Aux petits une gâterie,
Un dessert enfin ?

Je les vois,

Je les vois, les miens par centaine
Assaillir leur pauvre Abouna
Et lui dire, la bouche pleine :
“ Taoub, Salib, Ouni, Masba,

Sourah, Cherite..... ” Amis de France,
Je ne vous parle plus, pardon !
D'Arabe, pour ma pénitence
Je vais vous faire une leçon.

Ouni désigne une Médaille,
Taoub un scapulaire bleu,
Cheffite un ruban, soie ou faille,
Salib un Christ.....

Encore un peu :

Une image en couleurs (pas noir. .)
Se dit Sourah, un chapelet
Masbah, et sans cet accessoire
Dîner d'enfants n'est pas complet.

Aussi ne puis-je sans la brise
Entendre les miens sans douleur
Moi qui, pour remplir ma valise,
N'ai rien que ma plume et mon cœur.

Hélas ! l'une, quêtant pour l'autre
Le fait bien mal, et je pressens
Quel embarras sera le nôtre
Pour nous montrer reconnaissants,

Mais nos bons petits, je l'espère
Mieux que nous vous diront merci.
Ils ont des façons de le faire
Si délicieuses !.....

Ainsi,

Quand j'aurai pour eux quelque chose,
Un dessert, et qu'ils porteront
Ma main brune à leur lèvres rose,
C'est votre main qu'ils baisseront.

Je
anglais
envoyé
deux r
Là l
dent au
bien sa
jugés c
Comm
La l
disent s
c'est l'E
ne peuv
suave
affamé
sédée, s
objets q
elle se d
une toi
Commun
pelet, la
belles in
Oh ! l
Un jo

A vous, amis, à vous encore
Le parfum de toutes ces voix
Qui, le soir, en refrain sonore
S'éparpilleront dans les bois.

Au temple enfin, dans leur prière
Vous nommer leur sera bien doux,
Pendant que, prêtre autant que père,
Je dirai la messe pour vous.

Chers enfants,

Je vous dirai d'abord qu'à peine " sous le brumeux sol anglais " avais-je confectionné ma valise, je fus avec elle envoyé sous le ciel de Belgique. C'est là que tous les deux nous attendons.

Là bas, dans leur pays rose, les petits Orientaux attendent aussi. Du reste, ils sont toujours bien pieux, toujours bien sages, si sages, que, comme vous, beaucoup ont été jugés dignes de faire, dans quelques jours, leur Première Communion.

La Première Communion ! Ces deux mots, n'est-ce pas disent seuls de bien belles choses. La Première Communion, c'est l'Hostie, soleil divin dont vos yeux, saintement jaloux, ne peuvent que de loin contempler la clarté sereine, manne suave qu'appelle de toutes ses ardeurs votre petit cœur affamé ; la Première Communion, c'est l'hostie reçue, possédée, savourée. Et c'est aussi avec l'hostie, tous ces pieux objets qui lui font comme une guirlande, et derrière lesquels elle se détache plus blanche et plus belle, comme se détache une toile sous un gracieux encadrement ; la Première Communion, c'est un peu le brassard de soie, le beau chapelet, la médaille et dans le livre au parfum discret, les belles images des saints chéris.

Oh ! la joie de recevoir avec Jésus toutes ces choses !

Un jour cette joie fut la mienne, un jour je sentis, moi

aussi, jaillir au dedans de moi-même, au contact de la sainte Hostie, comme une source de bonheur, et depuis des années que je m'y abreuve, cette source n'est point tarie. Pourtant, elle s'appauvrit, elle baisse ; c'est si souvent qu'à l'aide du souvenir mon âme y a puisé aux heures où le démon de la tristesse a essayé de l'altérer ! Mais une chose me rassure : c'est, mes bien chers enfants, que bientôt votre tour viendra, que dans vos cœurs aussi la source jaillira toute neuve, qu'elle débordera de vos cœurs sur vos fronts, et que, moi qui vous aime, tout comme vos parents, tout comme vos grands frères, du trop-plein de votre bonheur je pourrai compléter le mien.

Je parle du bonheur complet, comme s'il existait ici-bas ! Oui, à ma grande joie, je vous verrai de loin, premiers communicants, et à côté de vous, je verrai aussi communier tous mes bons petits Orientaux. Mais ils n'auront pas, comme vous, le ruban au bras, au cou la médaille, et sous les yeux une belle image du maître reçu. Et dans mon bonheur cela mettra comme une tristesse.

“ Mais, me direz-vous, la *valise* ? Ne s'est-elle pas remplie pendant son voyage d'Angleterre en Belgique ? “ Hélas ! elle n'a ramassé que ce que ramasse la pierre qui roule, des brins de mousse, presque rien.

Si je vous proposais de la remplir ? Et bien, oui. Je sais que le jour de la Première Communion votre bourse sera plus grande, et que la présence en vous du Dieu, qui est charité, fera plus grand aussi votre cœur. Et c'est, mes bien chers enfants, ce qui me décide à vous dire : “ Donnez à vos frères en Jésus les premiers communicants de Syrie, donnez des chapelets, donnez des croix et des médailles, un peu de ce qui fait plus beau le beau jour, un peu de ce qu'en mes vers j'ai osé appeler le dessert, l'accessoire ”.

L'accessoire ! Comment donc ai-je pu y songer, moi qui savais que là-bas on n'avait pas le principal ?

Elles
“ robes
pentes
Jésus.

Mais
ou déch
ferait le
moins c
non plu
chante ;
neuf à r
corps de
lèvera
Tous les
pleuré e
pleurer

Quelq
diminuer
déjà c'est
de quoi f
des chap
ne peut e
ger seule
au beau p
de la pre

Tenons
pas cela à
sa premiè
pied en ca
francs on
et des sou
billement
menton, ti
passera, p
portait pas

Elles vous ont paru, n'est-ce pas, bien gentilles, ces petites " robes bouffantes ", dégringolant au son des cloches, les pentes que frola, moins turbulente, la robe de l'Enfant-Jésus.

Mais, si vous aviez pu les voir de près ! Tachées d'encre ou déchirées, elles étaient et sont encore dans un état qui ferait le désespoir de vos bonnes et de vos mamans. Si du moins on en avait d'autres ! On n'en a pas ; pas de souliers non plus. Cela n'empêche pas que toute la journée on chante ; mais, quand un soir on songera qu'on n'a rien de neuf à mettre pour le grand jour, rien pour orner le pauvre corps dont Jésus veut faire son berceau, oh ! comme elle se lèvera moins joyeuse l'aube de la première communion. Tous les ans, beaucoup de nos joyeux communiants ont pleuré et je prévois que cette année, quelques-uns encore pleureront.

Quelques-uns seulement, car de ces afflictions nous allons diminuer le nombre. Dans notre valise (n'est-ce pas que déjà c'est un peu la vôtre ?) dans notre valise nous mettrons de quoi faire aux petits Orientaux des robes, des souliers, des chapeaux, et, quand elle sera pleine, puisque personne ne peut encore l'accompagner, nous la ferons de suite voyager seule sous la garde de vos bons anges, afin qu'elle arrive au beau pays rose pendant le mois du Sacré-Cœur, le mois de la première communion.

Tenons-nous-en au côté pratique. Avec 5 fr. (et qui n'a pas cela à lui seul ou *en se cotisant avec d'autres* le jour de sa première communion ?), avec cinq francs on habille de pied en cap un premier communiant d'Orient. Avec cinq francs on lui donne une belle robe blanche, un béret neuf et des souliers. Si c'est une première communicante, l'habillement sera le même, sauf qu'un mouchoir noué sous le menton, tiendra la place du béret. Quant aux bas, on s'en passera, parce que, très probablement, l'Enfant-Jésus n'en portait pas.

La pratique pour nous maintenant. Que vous vaudra dès ici-bas cette petite charité ? Je ne dirai rien des grâces que vous réserve Notre-Seigneur, l'Ami des petits Orientaux et des pauvres. La plus belle certainement, sera de permettre que de bonne, très bonne qu'elle aurait été, votre première communion soit meilleure, parce que vous aurez aidé un petit pauvre à faire la sienne. Et, si, pour aider ce petit pauvre, vous vous êtes oubliés vous-mêmes, si vous avez dit à vos mères ce que dit naguère à la sienne cette première communiant de Paris : " Maman, pour le grand jour, je vous prie, faites-moi moins belle, afin qu'avec l'argent économisé je puisse habiller la plus pauvre de mes compagnes ", oh ! alors, mes bien chers enfants, cette pièce de cinq francs donnée en son nom, Jésus vous en sera reconnaissant comme on l'est d'une fleur de choix, car il s'en exhale un parfum qui n'a pas l'aumône, l'exquis parfum du sacrifice.

Et de mon côté, que vous donnerai-je ?... Et bien, je promets à chacun de vous, que son nom sera dit au premier communiant dont il se sera constitué le bienfaiteur, afin que ce nom il le redise chaque matin dans ses prières.

Et maintenant, bien chers enfants, confiant dans votre bon cœur, permettez-moi de vous dire : " A bientôt ". A votre aumône que vous voudrez bien faire parvenir aux *Annales*, ne manquez pas de joindre votre adresse.

A

DES MI

Les



sculpter
genre d
ainsi qu
pole de
satisfais
sont inn
désert.

Marie
que d'au
grand no

1) Voir

EGYPTE

AU PAYS DES PYRAMIDES ⁽¹⁾

Par **Le R. P. CHAUTARD**

DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, ANCIEN MI-SIONNAIRE AU CAIRE

(Suite et fin)

Les tombeaux de la nécropole de Memphis Scènes de la vie des anciens Égyptiens

QU'ON s'intéresse, et à bon droit, aux monuments remarquables que nous ont laissés les anciens habitants de la vallée du Nil. Mais l'intérêt croît encore quand ces monuments s'animent sous le ciseau du sculpteur ou le pinceau de l'artiste, et nous retracent le genre de vie des hommes qui les ont fait exécuter. C'est ainsi que les sculptures et peintures des tombes de la nécropole de Memphis à Saqqarah, nous donnent une idée très satisfaisante des mœurs des anciens Égyptiens. Ces tombes sont innombrables, presque toutes enfouies dans le sable du désert.

Mariette-Bey et ses successeurs à la commission scientifique d'antiquités égyptiennes en ont découvert un très grand nombre ; mais, dans un but de préservation, ces illus-

1) Voir les deux numéros précédents.

tres égyptologues les ont fait ensabler de nouveau, à l'exception des tombeaux de Ti, de Méra, de Kabin et d'Onas qu'on laisse à découvert, comme objets d'études.

* * *

Visitons seulement la tombe de Ti, appelée par M. de Rougé " le plus beau monument de cette époque et la merveille de Saqqarah ".

Autrefois au niveau du sol, l'entrée du mausolée est aujourd'hui à plusieurs mètres au-dessous du sable, qui sans cesse menace de l'ensevelir de nouveau sous son linceul mouvant.

Deux inscriptions hiéroglyphiques sont gravées sur les piliers de la façade de l'édicule tumulaire. L'une contient cette prière au dieu Anubis, le gardien du ciel :

" Qu'Anubis, celui qui est à la porte divine, favorise l'âmes du défunt dans l'Amenthis (paradis égyptien) ! "

L'autre inscription représente Ti comme étant l'un des familiers du roi, chef des écritures royales, vivant à Memphis sous la 6e dynastie, environ 3,500 ans avant J. C. (2).

* * *

De nombreuses sculptures, finement gravées sur les parois de la galerie souterraine, forment une série de tableaux qui nous dépeignent le genre de vie du propriétaire du tombeau. Ici, il s'occupe d'agriculture : ailleurs il s'a-

(2) Nouvelle preuve que l'écriture était connue en Egypte 2,000 ans avant Moïse qui, cependant, au dire de Voltaire, n'aurait pas su écrire, bien qu'il eût été élevé à la cour et fût versé dans les connaissances des Egyptiens.

donn
liers.
Le
ton d
servit
le blé
tres d
avec
charic
les ye
Egypt
parole
reste
compa
dont l
souten
une m
pigeon
engrais
Plus
ânes, d
gues ce
Basse-l
Suivi
notre N
tenant
çant de
ques en
Les s
ressante
mis dans
l'Evangi
rêver pl
sous les

donne à la pêche, à la chasse, ou même surveille les ateliers.

Le tableau de l'agriculture nous montre Ti debout le bâton du commandement à la main, et entouré de nombreux serviteurs travaillant sous ses ordres. Les uns moissonnent le blé ; d'autres en forment des gerbes et des meules ; d'autres dépiquent le blé, c'est-à-dire en extraient le grain, non avec un fléau, comme dans nos pays du nord, mais avec des chariots ou des rouleaux trainés par des ânes ou des boeufs les yeux bandés, comme cela se fait encore de nos jours en Egypte. Au-dessus du tableau des moissonneurs on lit ces paroles : C'est ici la moisson. Quand il travaille, l'homme reste plein de douceur. Un autre tableau montre Ti, en compagnie de sa femme et de ses enfants, près de sa ferme, dont les constructions font bel effet avec leurs plafonds soutenus par d'élégantes colonnes. Des canards nagent dans une mare d'eau attenante à la basse-cour, qui renferme des pigeons, des grues, des oies. On voit même des serviteurs engraisser la volaille en la gavant de boules de farine.

Plus loin, dans les champs, paissent des chevaux, des ânes, des chèvres, des brebis, et une espèce de bœufs à longues cornes, que l'on ne rencontre plus aujourd'hui dans la Basse-Egypte.

Suivons maintenant à la chasse, dans les canaux du Nil notre Nemrod égyptien. Le voici debout dans une barque : tenant d'une main des appâts pour attirer le gibier et lançant de l'autre un bâton recourbé sur les oiseaux aquatiques encore peu méfiants.

Les scènes de pêche ne sont ni moins fines ni moins intéressantes. De nombreux poissons sont pris dans les filets et mis dans des *couffins* (corbeilles égyptiennes, *cophini* dans l'Evangile). Mais voici une importante capture, qui va faire rêver plus d'un disciple de saint Hubert : un esclave de Ti, sous les yeux de son maître, vient de harponner un hippo-

potame. Un peu plus loin, nos pêcheurs sont témoins du duel d'un crocodile avec un hippopotame.

* * *

Une autre fresque représente Ti dans ses ateliers, au milieu d'artisans divers : sculpteurs, peintres, souffleurs de verre, tourneurs, tanneurs et cordonniers. On voit par là combien sont anciennes certaines industries.

Hélas ! le temps emporte tout dans sa course. Après une heureuse vieillesse, le chef des écritures royales doit avoir son nom inscrit dans les registres de la mort. Sur une fresque de l'intérieur du tombeau, non loin du sarcophage en calcaire, de grandes barques, aux voiles étendues, transportent à sa dernière demeure le corps embaumé de Ti, avec ses statues en bois d'ébène et d'acacia. Des musiciens et des danseurs accompagnent l'illustre défunt.

D'autres bateaux sont chargés de dons funéraires qu'on débarque dans le voisinage du tombeau. Là des serviteurs saisissent vivement un bœuf amené pour le sacrifice et s'appêtent à l'immoler aux mânes du trépassé.

D'autres serviteurs apportent sur leur tête ou leurs épaules des dons funéraires variés : vases, fleurs, victuailles, etc. Ces présents doivent être offerts non seulement au moment des funérailles, mais encore à plusieurs époques de l'année : au premier jour de l'an, aux fêtes des mois et des demi-mois, à la fête de la navigation, à la fête de la chaleur, etc.

Telles étaient autrefois les scènes de la vie et de la mort sur les bords du Nil.

* * *

Ces
non p
jusqu'a
et les l
tellem
bâton
de chas

Célèb
Saqara
Quelle o
tiens à
culte lui
beaux d
nécropol
Au té
600 sph
représent
Solon, I
Serapéun

Le récit
avait disp
avaient ét
vent, une
ensevelissa
C'est air
où fut Mer

Ces tableaux sont encore vrais pour l'agriculture, mais non pour la pêche et la chasse. De nos jours il faut aller jusqu'au Soudan pour retrouver dans le Nil les crocodiles et les hippopotames. Quant au gibier à plumes, il s'est tellement assauvagé aux détonations des armes à feu que le bâton recourbé de Ti ne serait plus aujourd'hui un engin de chasse bien efficace.

Les tombeaux des bœufs Apis

Célèbre par les sépultures d'hommes, la nécropole de Saqqarah l'est plus encore par les tombeaux des bœufs Apis. Quelle qu'ait été la nature du culte rendu par les Egyptiens à ce ruminant, qu'il ait été discret ou symbolique, ce culte lui-même a rempli l'histoire de l'Égypte, et les tombeaux des bœufs Apis occupent une place immense dans la nécropole de Memphis.

Au témoignage de Strabon, une avenue colossale de 600 sphinx aboutissait à un vaste hémicycle de statues représentant les grands hommes de la Grèce : Lycurgue Solon, Homère, Platon, Aristote, etc., et précédant le *Serapéum* ou temple de Sérapis.

* * *

Le récit de Strabon nous est resté ; mais de Memphis tout avait disparu ; statues, temples, voire même les 600 sphinx, avaient été enfouis sous les sables. Mais, sous l'action du vent, une déchirure se produisait parfois au manteau qui ensevelissait l'avenue des sphinx mystérieux.

C'est ainsi qu'en 1850, Mariette-Bey, explorant la plaine où fut Memphis, aperçut, pointant à travers le sable, une

tête de granit. Le déblaiement mit au jour un sphinx tout entier reposant sur sa base.

Les Arabes lui apprirent que le même fait s'était souvent reproduit. Ce fut une révélation pour l'éminent égyptologue. Après bien des difficultés diplomatiques et matérielles, il parvint à retrouver, sur une longueur de 200 mètres, l'avenue toute entière des sphinx, l'hémicycle des statues grecques et le temple du Séraphéum donnant accès aux souterrains contenant les tombes des bœufs Apis.

Mariette-Bey fut bien récompensé de ses travaux. Le déblaiement mit à jour 7,000 monuments antiques parmi lesquels plus de 1,200 stèles avec inscriptions hiéroglyphiques, qui se trouvent en partie au Musée du Louvre à Paris. Une découverte plus précieuse encore, ce fut celle de 64 tombes Apis. La plupart avaient déjà été violées. Quelques-unes, cependant, encore intactes, contenaient outre les ossements du bœuf sacré, des statues de chacals en terre crue, divers objets d'art, notamment une statue en bois doré, représentant Osiris debout, grandeur nature.

Aujourd'hui le sable du désert a repris son empire. Des 600 statues qui décoraient l'avenue du Sérapéum, tout ce que nous avons pu voir, ce fut la tête d'un sphinx.

* * *

On a maintenu ouvert un accès aux tombeaux. Je les ai visités avec MM. Guérin et Dubourg, de Lyon.

L'hypogée comprend plusieurs caveaux séparés et deux longs souterrains où sont ensevelis les bœufs Apis. Les plus anciens datent du règne d'Aménophis III, de la 18^e dynastie.

Le deuxième souterrain est le plus facile à visiter, quoique son entrée soit presque obstruée par un énorme

sarcophage
l'esprit q
passage
mesuran
4 de hau
Les ai
granit, o
peser de
ils pu, il
de 200 l
souterrai
déplacer

Ce qui
faites dan
verte de l
rois très
aussi les
les tombe
bœuf Apis
contempor
Comme
rompue p
possible de
authentiqu
980 avant

Nous av

sarcophage en granit de Syène. Tout d'abord il vient à l'esprit que l'on devrait le repousser un peu pour dégager le passage ; mais quel levier pourrait soulever un pareil bloc mesurant 5 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur et 4 de hauteur !

Les autres sarcophages des bœufs Apis, également en granit, ont à peu près les mêmes dimensions et doivent peser de 60,000 à 80,000 kilos. Comment les Egyptiens ont-ils pu, il y a 4,000 ans, les amener de Syène, c'est-à-dire de 200 lieues de distance, et les traîner dans les galeries souterraines, où l'on n'ose entreprendre aujourd'hui d'en déplacer un seul ? C'est un problème difficile à résoudre.

* * *

Ce qui donne une immense valeur historique aux fouilles faites dans la nécropole de Memphis, c'est d'abord la découverte de la *Table de Saqqarah*, qui a fourni une liste de rois très importante pour l'histoire de l'Égypte. Ce sont aussi les inscriptions hiéroglyphiques qui accompagnent les tombes et relatent la date précise de la mort de chaque bœuf Apis, en la rapportant à l'année du règne du roi contemporain.

Comme ces inscriptions forment une série non interrompue pendant plus d'un millier d'années, il a été possible de vérifier et de fixer, d'après des monuments authentiques, la chronologie égyptienne, à partir de l'an 980 avant Jésus-Christ.

La religion des anciens Égyptiens

Nous avons vu dans la nécropole de Memphis, à Saqqarah,

un temple et un immense hypogée consacré à la sépulture des bœufs Apis. Quel est donc ce bœuf sacré qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'ancienne Egypte ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de dire un mot de la religion des anciens Egyptiens.

Stanley, dans son voyage à la recherche d'Emin Pacha, ayant rencontré une tribu de nains, se fit amener un de ces pygmées. Pendant que le docteur de l'expédition examinait, au point de vue physique, ce fils dégénéré de notre père Adam, Stanley, lui, trouvait beaucoup plus intéressant de chercher à surprendre, sur sa physionomie, quelque chose de " l'état d'âme " du minuscule avorton.

Nous sommes sûrs que les lecteurs des *Annales* ont la délicatesse de sentiments du célèbre explorateur et aimeront à connaître, par rapport à la religion, l'état d'âme des anciens Egyptiens. Il serait trop long et trop difficile de révéler tous les mystères de la religion des habitants de la vallée du Nil ; bornons-nous à quelques aperçus généraux et à quelques détails sur le fameux bœuf Apis.

La religion égyptienne, avec son Panthéon et son cortège d'animaux sacrés, se présente à nous sous une apparence polythéiste, et même fétichiste, qui a souvent induit en erreur les savants qui ne l'ont étudiée que dans les écrits des Grecs et des Latins.

Polythéistes eux-mêmes et complètement étrangers à la connaissance des hiéroglyphes, ces peuples n'ont pu juger de l'ancien culte des Egyptiens que d'après leurs propres idées et des apparences toujours plus ou moins trompeuses.

Plusieurs écrivains grecs et latins ont cependant avoué que l'unité de Dieu se trouvait au fond de la religion égyptienne. notamment Hérodote, Plutarque, Porphyre et Jamblique.

La découverte du langage des hiéroglyphes par Champollion a permis d'étudier cette question sous un jour nouveau et d'après des documents authentiques. Quoique ces

insu
livr
sior
gag
pla
dan
L
M.
vice
"
dan
mes
fant
encc
parf
Il es
mor
vive
terre
mère
C'
Guin
égypt
" D
divin
noml
féticl
amen
catal
chact

(3)
Boulac
(4) 1
et 39).

inscriptions hiéroglyphiques soient loin de nous avoir livré tous leurs secrets, il en ressort cependant une conclusion certaine que l'éminent égyptologue Mariette-Bey dégage en ces termes : " Au sommet du Panthéon Egyptien plane un dieu *unique*, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de l'être " (3).

Le savant continuateur de l'œuvre de Mariette-Bey, M. Maspéro, qui a heureusement repris la direction du service des Antiquités égyptiennes, affirme la même doctrine.

" Au commencement était le *Nou*, l'océan primordial, dans les profondeurs duquel flottaient confondus les germes des choses. De toutes éternité, Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide, sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des Egyptiens était un être parfait, doué d'une science et d'une intelligence infinies. Il est " un, unique, celui qui existe par essence (*Livre des mort* ou *Rituel funéraire*, CHAP, XVII, 1), le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre, le seul qui ne soit pas engendré, le père des pères, la mère des mères " (4).

C'est encore la conclusion du célèbre orientaliste Emile Guimet. Voici ce qu'il écrit sur le musée des Antiquités égyptiennes :

" Dans une vitrine on a réuni une collection de toutes les divinités qui forment le Panthéon égyptien. En voyant ce nombre infini de dieux, on est pris d'abord de pitié pour ce fétichisme compliqué, ce paganisme formidable qui ne devait amener que superstition sur superstition. Mais si, le catalogue à la main, on examine avec attention le rôle de chacun de ces dieux, l'époque qui le fit naître, les lieux où

(3) MARIETTE BEY, *Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq*, Avant-propos, page 20.

(4) *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par G. MASPERO, pp. 27 et 39).

il était adoré, l'idée d'une religion pure se dégage peu à peu, et ces figures que l'on avait prises pour des idoles ne sont guère que des emblèmes.

“ Aussi l'on voit la religion égyptienne, simple et naturelle *au début*, admettant un Dieu Créateur et tout puissant, n'ayant pas eu de commencement et ne devant pas avoir de fin ; un Dieu qu'on évitait de représenter par une image, pensant avec raison que la main humaine était impuissante à rendre les traits de cet esprit qui navigue sur le liquide primordial, de Celui qui sait tout ce qu'il y a, créateur des êtres, premier existant, qui fait exister tout ce qui existe, père des pères, mère des mères. Ainsi parlent les hiéroglyphes ” (5).

L'auteur de l'*Egypte Pharaonique* avait déjà admis la même opinion :

“ L'unité de Dieu, dit-il, fut un dogme dans les temples des Egyptiens, comme dans ceux des antédiluviens, quoique chez les Egyptiens, cette unité ait été vivement obscurcie par les allégories sans nombre derrière lesquelles elle s'était cachée aux yeux du peuple ” (6).

Enfin, telle est aussi la conclusion de M. Pierret, conservateur du Musée du Louvre (*Essai sur la mythologie égyptienne*. Paris, Vieweg, 1879). M. Pierret tient en effet pour le *monothéisme égyptien*.

“ Un Dieu unique et caché se manifeste par le soleil, lequel devient dieu à son tour, et engendre d'autres dieux destinés à symboliser les phases successives de sa course. Quant aux déesses, elles n'ont que deux rôles à jouer : elles personnifient ou la lumière de l'astre, ou l'espace dans lequel il prend naissance et disparaît

“ La déesse n'est, du reste, qu'un aspect particulier du

(5) Emile GUIMET, *Croquis égyptiens*, pp. 55 et 56.

(6) *L'Égypte pharaonique*, par HENRY, p. 166.

dieu, c'est, en l'affirmant, conqué des aut caractè appare

Que les mon des div

“ Le voir de d'oiseat allégori Sphinx de l'hié représen mais le dieu un formes

On le du spiri égyptien

Mais i Plusie très gros progrès successiv du sabé polythéis

D'autr thèse du

dieu, car elle est coiffée des mêmes insignes que lui... Telle est, en deux mots, la conception qui, je suis en mesure de l'affirmer, a dominé toute l'Égypte depuis Ménès jusqu'à la conquête romaine. Ce qui distingue la religion égyptienne des autres religions de l'antiquité, ce qui lui constitue un caractère absolument original, c'est que, polythéiste en apparence, elle était essentiellement monothéiste."

Que deviennent alors les différents dieux représentés sur les monuments? M. Pierret va nous dire que ce ne sont pas des divinités, mais des symboles :

" Leur forme même nous démontre qu'il n'y faut point voir des êtres réels : un dieu représenté avec une tête d'oiseau ou de quadrupède ne peut avoir qu'un caractère allégorique, de même que le héron à tête humaine appelé Sphinx, n'a jamais passé pour un animal réel. Tout n'est que de l'hiéroglyphisme. Les divers personnages du panthéon représentent, non les attributs, comme on l'a cru longtemps, mais les rôles divins, les fonctions du dieu suprême, du dieu unique et caché, qui conserve dans chacune de ces formes son identité et la plénitude de ses attributs. "

On le voit, les hiéroglyphes ne permettent pas de douter du spiritualisme ni même du monothéisme de la religion égyptienne.

* * *

Mais ici trois opinions divisent les égyptologues.

Plusieurs écrivains veulent que le culte des Égyptiens, très grossier tout d'abord, se soit épuré peu à peu avec les progrès de la raison humaine en passant par les phases successives du fétichisme (adoration de la matière brute), du sabéisme (adoration des astres), pour arriver à un polythéisme plus raffiné et enfin au monothéisme.

D'autres auteurs, comme M. Pierret, tiennent pour la thèse du monothéisme absolue et permanent.

D'autres enfin admettent les différentes phases des conceptions religieuses en Egypte, mais dans le sens d'une décadence successive partant du monothéisme pour aboutir au polythéisme et même au fétichisme.

L'opinion de M. Pierret, peut-être vraie pour les prêtres et les lettrés égyptiens, nous semble trop théorique pour la masse du peuple qui avait peu de culture intellectuelle et jugeait plutôt par ses yeux que par son intelligence.

Quant à l'opinion de l'évolution religieuse dans le sens progressif (en allant du fétichisme au monothéisme) elle est combattue par les témoignages déjà cités de MM. Mariette-Bey, Emile Ouimet, Henry, Pierret. Il serait facile de corroborer ces témoignages par d'autres non moins probants. (Voir : *Etudes religieuses*, 1892 et 1893.

Néanmoins, ce système évolutionniste est soutenue dans plusieurs passages de la *Revue de l'histoire des religions*, notamment dans le numéro de mars-avril 1881.

M. G. Perrot, auteur de l'article : *la Religion égyptienne et l'art égyptien*, cite à l'appui de l'opinion évolutionniste, un livre publié en 1760, par le président de Brosses, sous ce titre : *Des dieux fétiches, en parallèle de l'ancienne religion de l'Egypte avec la religion actuelle de Nigritie*. J'ai pu me procurer cet ouvrage. Très intéressant et fort bien écrit, il établit un parallèle entre la religion des égyptiens et celle des nègres du pays de Juidah, appelé par les Portugais Ajuda, par les Anglais Whydah, et enfin Ouidah par les Français, qui en sont aujourd'hui les maîtres, depuis la conquête du Dahomey. Ce parallèle confirme l'opinion d'après laquelle les Dahoméens seraient venus de l'Egypte, dont ils ont gardé plusieurs anciens usages relatifs aux sépultures, et surtout au culte de certains animaux et du serpent fétiche.

Mais, loin de prouver la thèse de M. Perrot, l'ouvrage cité se retourne contre elle, comme nous le verrons bientôt.

Parallèle Noir

On conv
la religion
time et de
observatio
fond de l'a

De telle
simples ex
pays, sans

Or, tel e
sur lesque
le culte de
(Dahomey
le monoth
en effet, n'
de la relig

Le Holla
torze ans e
mis à un n
de discuter
Axim et à
Esclaves) q
établissement
d'Axim et
absolument
difficile à p
modulation
langue con
y faire un
administrat

**Parallèle entre la religion des Egyptiens et celle des
Noirs du Dahomey — Le serpent Danghé —
Le bœuf Apis**

On conviendra facilement que, pour connaître vraiment la religion d'un pays, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans le cœur de l'homme, il faut des observations longues, à leur surface, mais pénétrant jusqu'au fond de l'âme humaine.

De telles observations sont absolument impossibles à de simples explorateurs ne faisant qu'un court séjour dans un pays, sans connaître parfaitement la langue et les usages.

Or, tel est le cas de Bosman, de Desmarchais et de Askins, sur lesquels s'appuie le président de Broses dans son livre : le *culte des fétiches*, pour affirmer que les Noirs de Judah (Dahomey) admettent un fétichisme excluant absolument le monothéisme ou l'idée d'un Dieu unique ; les auteurs, en effet, n'ont point qualité pour se prononcer sur le fond de la religion des habitants de Juidah.

Le Hollandais Bosman a vécu, il est vrai, pendant quatorze ans en Guinée, au XVII^e siècle ; mais il sera bien permis à un missionnaire qui a habité longtemps le Dahomey de discuter la valeur du témoignage de cet écrivain. C'est à Axim et à Elmina, (Côte d'Or) et non à Juidah (Côte des Esclaves) que résidait Bosman, en qualité de directeur des établissements hollandais. J'ignore s'il connaissait la langue d'Axim et d'Elmina, le fanti. En tout cas, cet idiome est absolument différent de celui de Juidah, le fongbé, qui est difficile à parler et à entendre à cause de ses nombreuses modulations et inflexions de voix. Pour apprendre cette langue convenablement, il faut être dans le pays même et y faire un long séjour que les fonctions commerciales et administratives de Bosman, à la Côte d'Or, ne lui permet-

taient certainement pas. Ignorant la langue indigène, Bosman n'a donc pu juger en connaissance de cause des mythes de la religion des Noirs de Juidah, ni fournir un témoignage probant au président de Brosses.

Encore moins le français Desmarchais et l'anglais Jean Askins, qui n'ont fait que *visiter* les côtes de Guinée, au XVIII^e siècle ; Desmarchais, en qualité de commandant des vaisseaux de la Compagnie des Indes, et Askins, comme chirurgien à bord des navires anglais.

Le témoignage de ces trois marins ne peut prévaloir contre celui de beaucoup de missionnaires de la Société des Missions Africaines de Lyon, qui depuis 1861, évangélisent le pays de Juidah, au Dahomey. Plusieurs y ont passé 15 ou 20 ans, vivant de la vie même des Noirs, possédant leur langue et faisant leur spécialité de la question religieuse, tandis que Bosman, Desmarchais et Askins ne pouvaient donner à l'étude de la religion indigène qu'une attention restreinte, forcément distraite par la préoccupation des intérêts matériels dont ils étaient chargés.

* * *

Ces voyageurs n'ont vu que le dehors de la religion sans pouvoir pénétrer le fond de la doctrine elle-même. Partant, construire sur ces témoignages erronés un système religieux, c'est le faire reposer sur un fondement ruineux.

Les missionnaires qui ont vécu longtemps à Juidah (aujourd'hui Ouidah, Dahomey) et en connaissent les langues, affirment que le monothéisme occupe une grande place dans la religion du pays.

Citons notamment le P. Beaudin qui a habité le Dahomey de 1868 à 1887 et a composé plusieurs ouvrages très estimés sur la langue et la religion du pays, entre autres :

Fétichisme
gion de
d'argent

“ Au
fiques q
fétichisme
en Europe
tière br
malheur
favorise

“ L'E
pas, dan
qu'imm
et barbo
adorateur
pour mé
divinités
leur imm
tôt, joig
féticheur
attention
même, qu
qui n'en

“ Mais,
gard réus
tout autr
grossier e
un systèm
grande p

(7) Voir

Fétichisme et féticheurs. Voici comment il parle de la religion des Dahoméens qu'il a étudiée à fond et dont, à prix d'argent, il a découvert même les doctrines les plus secrètes.

“ Au milieu des explorations et des expéditions scientifiques qui ravissent peu à peu à l'Afrique ses mystères, le fétichisme a gardé les siens. Jusqu'ici ce mot n'a réveillé en Europe qu'une idée assez vague d'adoration de la matière brute et qu'un sentiment de profonde pitié pour les malheureux Noirs fétichistes. Avouons-le, les apparences favorisent ce sentiment.

“ L'Européen qui arrive en Guinée rencontre à chaque pas, dans les villages nègres, des idoles aussi grotesques qu'immondes, en bois ou en argile, grossièrement façonnées et barbouillées de sang de coq et d'huile de palme par des adorateurs stupides. Un premier regard suffit à l'Européen pour mépriser ce culte ; mais bientôt il apprend que ces divinités informes sont altérées de sang humain et qu'on leur immole des victimes humaines pour les apaiser ; aussitôt, joignant l'indignation au mépris, il exècre fétiches et féticheurs, qu'il considère désormais comme indignes de son attention. Et ainsi s'explique l'idée incomplète, fautive même, que l'on a du fétichisme. On a appelé fétichisme ce qui n'en est que l'enveloppe matérielle.

“ Mais, si, à la lumière d'une étude approfondie, le regard réussit à lire à travers ce voile, le fétichisme apparaît tout autre et l'on est étonné de découvrir sous cet extérieur grossier et repoussant, un enchaînement de doctrines, tout un système religieux où le *spiritualisme* tient la plus grande place ” (7).

*
* *

(7) Voir *Fétichisme et féticheurs*, p. 1 et 2.

Le P. Beaudin continue en ces termes :

“ La religion de nos Noirs est un mélange bizarre de monothéisme, de polythéisme et d'idolâtrie.

“ Dans ce système religieux l'idée d'un Dieu est fondamental ; ils croient à l'existence d'un Etre suprême et primordial : le Seigneur de l'Univers qui est son ouvrage ”.

Ainsi donc au sommet du Panthéon noir, comme au dessus du Panthéon égyptien, plane l'idée d'un Dieu unique.

Les Noirs du Dahomey l'appellent *Maou* en langue officielle et *Olorum* dans l'idiome parlé par les esclaves dahoméens. Les Noirs instinctivement recourent à lui dans un danger subit ou dans une grande affliction. C'est par *Maou* qu'ils jurent, c'est lui qu'ils prennent à témoin de leur innocence. Le nom de Dieu entre dans presque toutes leurs salutations, et dans beaucoup d'autres formules courantes, par exemple : *I Maou dolo lo* (Si Dieu le veut), *Maou zo o* (A Dieu ne plaise !)

S'ils ne rendent guère d'autre culte au Dieu Suprême, cela tient à la nature même de leur religion qui est basée principalement sur la crainte. *Olorum* ou *Maou* apparaît aux yeux des Noirs comme un Dieu essentiellement bon, ne leur voulant que du bien ; alors à quoi bon leur offrir des sacrifices ? disent ces Dahoméens grossiers, chez lesquels il ne faut pas chercher des sentiments délicats. Ils réservent donc leurs sacrifices pour les êtres méchants qu'ils redoutent.

* * *

Au monothéisme les Noirs du Dahomey ajoutent, en effet, le polythéisme.

Suivant eux, le Dieu Suprême a confié le gouvernement de l'univers à trois dieux supérieurs (*Obatala*, *Odudna* et *Ila*) et à plusieurs dieux et déesses inférieurs (*Chango*, *Dlokun*, *Olosaf*, etc.) qui président aux éléments naturels.

Enfin l
mauvais

Mais ce
moins par
de telle o
Ochun, é
qu'un caï
des idoles
du messag

On sait
sacré à Th

Un aut
haute anti
noir et de
est consac
les Noirs,
Aidowedo
dans l'eau
en forme d
sager et a

Quand j
M. Donnad
la Faculté
était une e

Comme
grand rôle
présenté da
che, en 173
contrée fai

Enfin les Noirs reconnaissent aussi des génies bons ou mauvais et des animaux sacrés.

Mais ces animaux ne sont pas adorés par eux-mêmes, au moins par les gens instruits, mais comme étant les messagers de telle ou telle divinités. Ainsi le caïman est consacré à Ochun, épouse de Chango, le dieu du tonnerre ; mais pour qu'un caïman soit consacré, il faut qu'un féticheur (prêtre des idoles) l'ait désigné comme ayant la marque distinctive du messenger officiel de la décesse Ochun.

On sait qu'en Egypte le crocodile était aussi un animal sacré à Thèbes.

Un autre serpent adoré au Dahomey, depuis une très haute antiquité, est un boa d'une petite espèce, tacheté de noir et de jaune, appelé *dangbé* (*dan-serpent gbé-vie*). Il est consacré au génie Aïdowedo (l'arc-et-ciel) qui, suivant les Noirs, est un immense serpent. Lorsqu'il veut boire, Aïdowedo appuie sa queue sur la terre et plonge sa gueule dans l'eau en sorte qu'on ne voit que le corps du reptile en forme d'arc de cercle. Le serpent Dangbé est son messenger et a ses temples à Ouidah.

Quand je revins du Dahomey, j'offris un de ces reptiles à M. Donnadiou. Le savant professeur de sciences naturelles à la Faculté catholique de Lyon me déclara que ce serpent était une espèce nouvelle non classée scientifiquement.

* * *

Comme au Dahomey, le serpent a toujours joué un grand rôle dans l'Égypte antique ; il est fréquemment représenté dans les monuments ; et le docteur Richard Pococke, en 1738, retrouva son culte encore existant dans une contrée faisant partie de l'ancien Nome Panoplite, sur la

rive orientale du Nil, un peu au-dessus de la Thébaïde (8).

Le bœuf lui-même, comme en Egypte, peut devenir fétiche au Dahomey. Le P. Beaudin en cite un exemple à Porto-Novo, où l'âme du roi Mecpon, après sa mort, passa, au dire des féticheurs, dans le corps d'un bœuf, qui fut vénéré pendant sa vie et reçut des funérailles solennelles, comme le bœuf Apis, incarnation d'Osiris.

Nous pourrions poursuivre longtemps le parallèle entre la religion des Noirs et celle des anciens Egyptiens. En réalité, elles se ressemblent beaucoup. Ce que nous avons dit suffit à montrer que le monothéisme est à la base de l'une et de l'autre. Par conséquent, notre conclusion se dégage toute seule : " Bien loin d'infirmer la thèse du monothéisme égyptien, comme le veulent de Brosses et M. Perrot, ce parallèle est plutôt un argument en sa faveur ".

* * *

Après avoir indiqué le caractère général de la religion, il nous reste à donner quelques détails sur les dieux égyptiens et les animaux sacrés, notamment le bœuf Apis. Nous avons vu avec Mariette-Bey et Emile Guimet, les Egyptiens admettre un Dieu unique. Ce dieu devient Créateur, il sort de lui-même et se manifeste au monde ; chacune de ses manifestations, personnifiée par les Egyptiens, est devenue un dieu avec un nom distinct : Ammon, Phtah, Osiris, etc. Phtah, honoré particulièrement à Memphis, représente, suivant beaucoup d'auteurs, la lumière divine ; Ammon, la force, renouvelant sans cesse la nature, et Osiris, la justice et la bonté.

Les principales préoccupations des Egyptiens étaient la

(8) *Du culte des dieux fétiches, ou parallèle entre la religion des Egyptiens et celle des Noirs de la Guinée*, p. 102.

vie futur
ques. Au
compliqu
bonté ;
conçoit q
gion égy
emblèmes
bole de la
Telle dev.

Mais b
sœur et s
divin, est
surtout, p

D'autre
porté les l
habiter e
nière les a

Or, nul
essentielle
très doux
le voyez se

Il n'est
fait incarn

Mais co
leux, cette
du dieu P
nifestation
étaient les
poil hériss
de poil bla
en forme c
sur la lang
La difficult
prendre les

vie future, comme on le voit par leurs tombeaux gigantesques. Aussi nul peuple n'a eu un rituel funéraire plus compliqué. Le défunt, naturellement, devait être jugé avec bonté ; et comme Osiris répondait à cette double idée, on conçoit que ce dieu soit devenu bientôt le centre de la religion égyptienne. On le représente tenant en main les emblèmes de ses deux attributs : le crochet qui attire, symbole de la bonté, et le fouet qui châtie, symbole de la justice. Telle devait être la conception primitive d'Osiris.

Mais bientôt Osiris nous apparaît uni à la déesse Isis, sa sœur et sa femme, d'après Plutarque. Horus, leur enfant divin, est souvent identifié avec le soleil qui, en Egypte surtout, paraît être une créature vraiment divine.

D'autre part, le besoin de rapprocher Dieu de l'homme a porté les Egyptiens à supposer que leurs dieux devaient habiter en certains animaux où reluisaient en quelque manière les attributs divins.

Or, nul animal n'est plus utile que le bœuf dans le pays essentiellement agricole qu'est l'Égypte. D'autre part, il est très doux : sans donner le moindre signe d'impatience, vous le voyez servir de perchoir vivant aux oiseaux.

Il n'est donc pas étonnant que les prêtres égyptiens aient fait incarner Osiris dans le bœuf Apis.

Mais comme dans les choses divines il faut du merveilleux, cette incarnation d'Osiris se faisait par l'intervention du dieu Phtah. Les prêtres seuls reconnaissaient cette manifestation d'Osiris, à 28 marques dont les principales étaient les suivantes. Le veau sacré devait être noir, et son poil hérissé ; il fallait qu'il portât sur le front une touffe de poil blanc, de forme quadrangulaire, une autre marque en forme d'aigle sur le dos, des poils doubles à la queue, et sur la langue une sorte de tubercule en forme de scarabée. La difficulté de rencontrer un veau de cette espèce fait comprendre les transports de joie qui éclataient à sa découverte.

L'animal sacré vivait à Memphis, dans une chapelle du grand temple de Phtah et rendait des oracles. Il devait mourir (de mort naturelle ou violente) à l'âge de 28 ans au plus. Il était embaumé et enseveli dans les souterrains du Sérapéum de Memphis. L'Apis défunt prenait le nom d'Osar-Apis dont les Grecs ont probablement tiré le nom de leur dieu Sérapis.

Il y avait encore d'autres animaux sacrés en Égypte, par exemple l'ibis consacré à la déesse Thoth ; l'épervier consacré au dieu Râ ; le chat, à la déesse Bast, etc. . . Mais le culte du bœuf Apis seul paraît avoir été universel dans l'empire des Pharaons.

On connaît aussi le reproche fait aux Égyptiens d'adorer les oignons, c'est ce semble, prendre trop au sérieux les vers du poète satirique Juvénal :

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis numina ! (9)

Le Nil — Ses sources — Son cours — Les réservoirs

Il y a 2,400 ans qu'Hérodote a défini l'Égypte : " un don du Nil ". Fût-il un simple touriste, le visiteur de l'Égypte serait un ingrat si, après avoir joui du don, il ne disait un mot du donateur.

D'après plusieurs exégètes, le fleuve Géhon, qui arrosait le paradis terrestre et coule tout autour de l'Éthiopie (Gen., II, 13), ne serait autre que le Nil lui-même, encore aujourd'hui appelé Géhon par les Éthiopiens. Rien de certain non plus sur l'étymologie du mot *Nil*.

Nul fleuve n'a joué un rôle comparable à celui du grand fleuve égyptien.

(9) Oh ! les saintes gens qui adorent des légumes nés dans leurs jardins !

Créa
le Nil
pied à
sant de
le Nil,
vaincu
sable d
res con

Cet i
avec so
limon
tiens av

" Le
personn
d'un bo
que de l

" A B
sis et de
statué, e
fit place
d'un hor
entouré
doit avo
sante "

On coi
tout ten
l'Égypte

La pré
Blanc, d
immense
Or, la

Créateur de la Basse-Égypte qu'il a conquise sur la mer, le Nil doit maintenir sa conquête ; il doit aussi défendre pied à pied la Haute-Égypte contre l'envahissement incessant des déserts Libyque et Arabique. Duel gigantesque où le Nil, vainqueur de la mer qu'il refoule peu à peu, est vaincu à son tour par les vents violents qui soulèvent le sable du désert et le font sans cesse empiéter sur les cultures comme nous l'avons déjà dit.

Cet insigne bienfaiteur de l'Égypte la fertilise sans cesse avec son eau incomparable qui contient quatre parties de limon sur cent. Il ne faut donc pas s'étonner si les Égyptiens avaient divinisé leur fleuve.

“ Le dieu Nil, dit Champollion, était représenté par un personnage de forme humaine ; sa tête était surmontée d'un bouquet d'iris ou glaïeuls, symbole du fleuve à l'époque de l'inondation.

“ A Rome, à l'endroit où s'élevait autrefois le temple d'Isis et de Sérapis, on retrouva, au xvii^e siècle, une superbe statue, en marbre antique, du fleuve égyptien. Léon X la fit placer au Vatican. Le Nil y est représenté sous la figure d'un homme vigoureux, à demi couché sur un sphinx et entouré de seize petits génies figurant les 16 coudées que doit avoir la crue du fleuve pour être normale et bienfaisante ”.

* * *

On comprend ainsi l'intérêt si passionné qu'a éveillé, en tout temps, la recherche des sources du “ Créateur de l'Égypte ”.

La prétendue découverte, en 1860, des sources du Nil Blanc, dans les grands lacs de l'Afrique centrale, eut un immense retentissement dans tout le monde civilisé.

Or, la vérité est que ces lacs étaient connus, au xviii^e siècle,

cle, comme en fait foi le globe terrestre exposé à la grande bibliothèque de la ville de Lyon. Ce globe remarquable est signé, dans un cartouche, par les PP. Grégoire et Bonaventure, franciscains du couvent de la Guillotière. Le P. Grégoire naquit à Lyon en 1670. En 1701, l'humble religieux construisit, avec l'aide du P. Bonaventure, le globe terrestre qui montre les principaux lacs de l'Afrique centrale, et notamment le lac Nyanza, d'où l'on voit s'échapper le Nil Blanc. Le même globe nous montre le fleuve, après sa sortie du lac, coulant vers le Nord et recevant sur ses deux rives de nombreux affluents dont l'un vient d'un grand lac, qui ne peut être que le lac Rodolphe. Plus bas, le Nil Bleu est tracé venant d'Abyssinie. Où le P. Grégoire avait-il pris, à la fin du XVIII^e siècle, des renseignements si précis, si ce n'est dans les documents publiés par les missionnaires qui avaient porté l'Évangile jusqu'au centre de l'Afrique ?

* *

Le lac Victoria Nyanza est une véritable mer intérieure mesurant 66,000 kilomètres carrés de superficie ; son altitude est d'environ 1,200 mètres. Il reçoit plusieurs rivières à peu près égales, dont aucune ne peut revendiquer, de préférence à une autre, le nom de source du Nil.

Ce lac est donc vraiment le père du grand fleuve qui en sort majestueusement et, sous le nom de Kiviria ou Nil Sommerset, traverse plusieurs cataractes, dont la plus célèbre est celle de Murchison (84 mèl.) ; puis il débouche à l'extrémité septentrionale du lac Albert Nyanza. À partir de là jusqu'au confluent du Bahr-el-Ghazal, il est connu sous le nom de Bahr-el-Djebel (fleuve des montagnes).

* *

Sa nav
s'étendar
de Gondo
dant 400
navigati
des mara
lieues, à
Djebel a
tantes qu
infranchi

Au tér
du Caire
des mont

A part
le Bahr-e
dée en
Mahdi en
les jours
occidenta

Le Nil
Azrak pe
prend sa
près de 1,
se le riche
sortie de
portugais
XVII^e siècle

Ainsi ce
des deux
couvertes
comme un

A Khar
cours tota
il ne reçoit

Sa navigabilité est entravée par de nombreux rapides s'étendant de Donfilé jusque près de Gondokoro. A partir de Gondokoro jusqu'en aval de Khartoum, c'est-à-dire pendant 400 lieues, aucune chute, aucun rapide, n'arrête la navigation ; mais le courant se perd et se subdivise dans des marais immenses, s'étendant sur une longueur de 200 lieues, à partir de Lado jusqu'au confluent du Bahr-el-Djebel avec le Sobat et le Bahr-el-Ghazal. Les herbes flottantes qui couvrent ces marais opposent parfois un obstacle infranchissable, même au passage des bateaux à vapeur.

Au témoignage du colonel Marchand, le chemin de fer du Caire au Cap devra être rejeté au pied des contreforts des montagnes d'Abyssinie.

A partir du confluent du Sobat, le Bahr-el-Djebel devient le Bahr-el-Abiad (Nil Blanc) jusqu'à Khartoum, ville fondée en 1821 au confluent des deux Nils. Détruite par le Mahdi en 1885, Khartoum se reconstruit et se repeuple tous les jours au détriment d'Ondurman qui est bâtie sur la rive occidentale du Nil Blanc.

Le Nil Bleu, appelé Astopus par les anciens et Bahr-el-Azrak par les Arabes, à cause de la couleur de ses eaux, prend sa source à l'ouest du plateau central du Godjam, à près de 1,800 mètres d'altitude, traverse le lac Tsana, arrose le riche pays de Sennaar, et rejoint le Nil Blanc à la sortie de Khartoum. Sa source fut découverte par le jésuite portugais El Paëz, missionnaire en Abyssinie à la fin du XVII^e siècle.

Ainsi ce sont des religieux qui ont découvert les sources des deux Nils, près de trois siècles avant les prétendues découvertes modernes qu'on a cependant célébrées partout comme un progrès immense sur le passé.

A Khartoum, le Nil est à peine à mi-chemin de son parcours total qui est d'environ 6,500 kilomètres. Cependant il ne reçoit aucun affluent jusqu'à son embouchure dans la

Méditerranée, sauf la rivière Atbara qui descend des montagnes d'Abysinie. Le peu de pluie qui tombe sous le ciel brûlant de la Nubie et de l'Égypte est immédiatement absorbé par le sable des déserts Libyque et Arabique, désormais inséparables compagnons du Nil jusqu'au Caire. En aval de cette capitale, le Nil s'épanouit en un vaste delta où il comptait autrefois sept embouchures : nous verrons bientôt pourquoi elles sont réduites à deux.

* * *

De Khartoum à la mer, le grand fleuve traverse en bouillonnant six nouvelles cataractes. La première, à partir de l'embouchure, est celle d'Assouan ; la seconde est à Wadi-Halfa, la troisième à Hannek, la quatrième à Guérendid, la cinquième à Solimanieh, la sixième, à Erbaloka, à quelques lieues de Khartoum.

A la différence des cataractes du Haut-Nil, les cataractes du Nil Inférieur sont une série de rapides plutôt que des chutes proprement dites. A l'époque des hautes eaux, aucune d'elles n'offre un obstacle absolument infranchissable à des vapeurs d'un léger tonnage. D'après M. Chélu-Bey, qui a écrit sur le Nil un ouvrage parfaitement documenté, la cataracte la plus dangereuse est celle de Wadi-Halfa ; les pilotes n'en tentent jamais le passage avec des barques chargées.

Les navigateurs sont tentés de maudire les cataractes du Nil ; mais les agriculteurs doivent les bénir. Si elles ne retenaient, en effet, les eaux de la crue, le grand fleuve roulerait vers la mer des flots tumultueux et qui emporteraient ses digues, ou du moins s'écouleraient dans l'espace de quelques semaines, c'est-à-dire trop vite pour suffire aux besoins de l'agriculture, dans un pays aussi chaud et aussi dépourvu de pluie que l'Égypte.

Il y a
a fait se
sultat a
nal, et la
plus diffi
racts, il

Dans
remédier
par les
que. Il e
que le se
ment. Il
construct
eaux du

Bonap
goutte d'
pour l'agi

Plus de
Amérés
du moins
creusé ce
crue, le la
blement l
baissé, le
niveau av
lac Moeris

Au mili
the. C'éta
plusieurs
chacun ne

Il y a quelques années, pour améliorer la navigation, on a fait sauter des rochers de la cataracte d'Assouan. Le résultat a été déplorable, car le Nil s'est précipité dans le chenal, et la vitesse du courant a rendu la navigation encore plus difficile. Bien loin donc de faire disparaître les cataractes, il faudrait les créer si elles n'existaient pas.

Dans un avenir plus ou moins lointain, la science aura à remédier à l'érosion successive des rochers des cataractes par les eaux du Nil, contenant beaucoup d'acide carbonique. Il est prouvé, en effet, que le lit du fleuve s'élève et que le seuil des rochers des rapides s'abaisse progressivement. Il n'y aura pas d'autre remède, croyons-nous, que la construction de vastes réservoirs pour emmagasiner les eaux du Nil, au moment de la crue.

* * *

Bonaparte avait rêvé de ne laisser aller à la mer aucune goutte d'eau du fleuve égyptien, sans l'avoir d'abord utilisée pour l'agriculture.

Plus de 3,000 ans avant lui, un roi de la XII^e dynastie, Amérès ou Aménhémat III, avait réalisé, sinon à la lettre, du moins sur une vaste échelle, le même projet. Il avait creusé ce lac Mœris, immense réservoir. Au moment de la crue, le lac recevait les eaux du fleuve par un canal, probablement le Bahr-Youssef, et quand les eaux du Nil avaient baissé, le lac les lui renvoyait par le même canal, dont le niveau avait été calculé de manière à remplir ou à vider le lac Mœris, suivant la crue ou la baisse des eaux du fleuve.

Au milieu du lac était bâti le fameux palais du labyrinthe. C'était une vaste enceinte de murailles, renfermant plusieurs cours, entourées de bâtiments à deux étages, dont chacun ne comptait pas moins de 1,500 chambres, commu-

niquant par une infinité de détours et de fausses sorties, qui avaient valu à ce palais le nom de labyrinthe. A un des angles de l'édifice, s'élevait la pyramide où fut enseveli le roi qui avait fait construire cette huitième merveille du monde.

Aujourd'hui, on croit avoir retrouvé, au Fayoum, l'emplacement exact de l'ancien lac Mœris.

Le Nil — Les barrages — L'irrigation des terres en Egypte

Nous avons vu comment le roi Amérès ou Aménhémat III, de la douzième dynastie, avait emmagasiné les eaux surabondantes de la crue du Nil dans le lac Mœris qui les renvoyait ensuite au fleuve, au moment de la décrue.

Combien de temps fonctionna ce système d'irrigation perfectionné ? C'est ce qu'on ne peut préciser, faute de renseignements. La guerre étrangère, les révolutions dynastiques, ensanglantèrent le pays des Pharaons et firent négliger les intérêts de l'agriculture. Par suite des apports incessants du limon linotique, le lac Mœris s'exhaussa peu à peu et finit par se combler, ruinant ainsi l'œuvre gigantesque du roi Amérès.

D'autre part, le Nil, qui a toujours empiété sur la mer, déposait dans son Delta des alluvions successives. Elles obstruèrent peu à peu ses embouchures moins importantes : la Pélusiaque, la Tanitique, la Mendérienne, la Sébennique et la Canopique. Il ne resta que les deux principales : la Phatnique et la Bolbitique, appelées aujourd'hui branches de Damiette et de Rosette.

C'était déjà un fait accompli au moment de la conquête de l'Egypte par les Arabes. Laissons leur général Amrou dans une lettre au khalife Omar, nous faire, avec son pin-

ceau ori
VIIe sièc

“ Princ
campagne
dont l'un
celle du
chameau.
richesses,
jusqu'aux

coule ave
et de la d

du soleil e
“ Il y a
viennent
vidence le
tent, elles
de l'Egypte

“ Il n'y
par le moy
les feuilles

“ Ensuit
d'être néce
rentre dan
laissez rec
terre.

“ Un pe
ne paraît c
fiter lui-m
ouvre légèr
semences, d
qui fait cro
loppe, la tiq
rosée divin
nourricier c

ceau oriental, le tableau vivant de la vallée du Nil, au VIIe siècle de notre ère :

“ Prince des fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable, et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau. Telle est l'Égypte ; toutes ses productions, ses richesses, depuis Isoar jusqu'à Morcha (depuis Assouan jusqu'aux frontières de Ghaza), viennent d'un flot béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle ; le moment de la crue et de la diminution de ces eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune.

“ Il y a un temps fixe, où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui ; alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit, et elles arrosent la surface de l'Égypte pour y déposer le limon producteur.

“ Il n'y a de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi innombrables que les feuilles du palmier.

“ Ensuite, lorsqu'arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laissez recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre.

“ Un peuple protégé du ciel et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses labeurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre et y dépose les semences, dont il attend la prospérité de cet Etre suprême qui fait croître et mûrir les moissons : le germe se développe, la tige s'élève, son épi se forme par le secours d'une rosée divine, qui supplée aux pluies et qui entretient le suc nourricier dont le grain s'est abreuvé. A la plus abondante

récolte succède tout-à-coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte offre successivement, ô prince des fidèles, l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert d'un limon noir et épais, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné des fleurs les plus variées, et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit le nom du Créateur de tant de merveilles ! ”

Cet état de l'Égypte, si bien décrit par Amrou, dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Soyons justes : la domination arabe a embelli l'Égypte de mosquées et de minarets d'une belle conception, d'un goût délicat et d'un travail admirable. Mais cette domination ne pouvait améliorer l'agriculture.

Comment, en effet, ces fils du désert, habitués au grand air, à la vie nomade, auraient-ils pu s'astreindre à étudier patiemment et à combiner les plans d'un travail fort coûteux et utile seulement à l'agriculture ?

Aussi ne faut-il pas s'étonner si le système des irrigations ne fut pas perfectionné sous les Arabes ; et les Turcs qui leur ont succédé pouvaient-ils mieux faire, surtout pour une province fort éloignée de leur capitale ?

Il faut arriver à l'expédition française et au grand Méhémet-Ali pour voir se lever un nouvel horizon sur ce beau pays d'Égypte, vivant ou plutôt mourant de l'incurie orientale.

La commission scientifique qui accompagnait l'armée de Bonaparte, conçut tout un plan de réorganisation du pays, étudia le projet de la jonction de la Méditerranée avec la Mer Rouge, résolut le creusement de nombreux canaux.

Mais les Français restèrent trop peu de temps maîtres de l'Égypte, pour pouvoir mettre à exécution tous leurs projets d'améliorations. Ce devait être l'œuvre d'un prince intelligent, le véritable bienfaiteur de l'Égypte et l'inaugurateur d'une nouvelle ère de prospérité.

Origin
Ali, par
d'Europ
en Egypt
écoles f
commer
canaux
ou géné
tivement
sante, m

Dans
du gran
tion des
mètres a

Idée
construi
lement
mètres d
il le fal
sante et
crue du

Cette
réalisée,
qui const
sur le N
celle de l

C'est u
avec des
extrémit

Malgré
à brève é
un demi-
il s'est pr
réparatio

Originaire de Macédoine et fils de ses œuvres, Méhémet-Ali, parvenu au pouvoir, sut s'entourer de toute une pléiade d'Européens, Français pour la plupart, qui introduisirent en Egypte bon nombre d'institutions nouvelles. De grandes écoles furent créées; une vive impulsion fut donnée au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. De nombreux canaux d'irrigation furent creusés, des cultures introduites ou généralisées dans le pays. Mais, pour améliorer définitivement l'agriculture, il fallait une quantité d'eau suffisante, même pendant l'étiage du Nil.

Dans ce but Méhémet-Ali fit commencer la construction du grand barrage de Foum-el-Bahr, au point de bifurcation des deux branches du Nil, à une vingtaine de kilomètres au-dessous du Caire.

Idee féconde mais difficile à réaliser. Il s'agissait de construire, sur le sol sablonneux de l'Egypte, non pas seulement un pont, mais un barrage immense élevant à 4 mètres de hauteur une nappe d'eau de 600 mètres de front; il le fallait assez solide pour résister à une poussée incessante et vraiment formidable, surtout au moment de la crue du Nil.

Cette merveille de construction fut cependant deux fois réalisée, 1840 à 1850, par l'ingénieur français Mougel-Bey qui construisit, en effet, à Foum-el-Bahr, un double barrage sur le Nil; l'un sur la branche de Damiette, l'autre sur celle de Rosette.

C'est un travail grandiose, comprenant plus de 100 arches avec des tours gothiques superbes, au milieu et aux deux extrémités de chacun des barrages.

Malgré les prophéties pessimistes qui prédisaient sa ruine à brève échéance, l'œuvre de Mougel-Bey a résisté pendant un demi-siècle aux crues du grand fleuve. Naturellement, il s'est produit quelques affouillements qui ont nécessité des réparations de la part des ingénieurs anglais. En fait, le

barrage de Foum-el-Bahr a rendu et rend encore d'immenses services à l'agriculture.

Chaque porte ou arche est fermée par une vanne en fer qu'on manœuvre au moyen d'un treuil roulant sur des rails. Un Decauville met en communication les deux barrages.

* * *

Le grand barrage de Foum-el-Bahr n'alimente pas des réservoirs, mais de grands canaux plus élevés que le Nil. Lorsque ces canaux sont pleins, le niveau de leur eau est même un peu au-dessus des champs qu'ils doivent arroser. Alors, l'irrigation est un peu plus facile. Il suffit d'ouvrir une brèche dans la berge du canal, et on laisse écouler la quantité d'eau nécessaire.

Mais, pendant une grande partie de l'année, l'eau est au-dessous du niveau des champs. Alors il faut l'élever par des procédés plus ou moins compliqués que nous allons faire connaître.

Le premier système est bien primitif et ne demande aucune installation fixe. On met un peu de terre ou quelques feuilles au fond d'un panier ; on enfle une corde dans les anses, et deux hommes s'en servent pour plonger et retirer le panier rempli d'eau, qu'ils versent dans une rigole, qui la conduit au champ à arroser.

Un deuxième mode d'arrosage est le système Chadouf. Une longue barre en bois est attachée à deux pieux, profondément plantés en terre ; à l'arrière elle porte une énorme pierre, qui sert de contre-poids à un seau ou panier qui, lui, est attaché par une corde. Le fellah tire sur la corde, remplit le seau dans la nappe du Nil et, grâce au contre-poids, l'élève facilement pour la déverser dans la rigole conductrice. Quelquefois les mêmes pieux pourront

support
pourront
élever l

On s
système
creux, r
deux ho
en spir
la trans

Un q
la nori
essentie
actionne
buffles ;
autre ro
terre, qu
vident q
cendre.

Général
tamaris,

Enfin
machine
bords d
hauteur

L'agricult

Un A
tion agri

" Il ne
autres pa
Hérod

supporter deux chadoufs. D'autres fois encore, les chadoufs pourront être superposés les uns aux autres, quand il faut élever l'eau à une dizaine de mètres de hauteur.

On se sert encore de la vis d'Archimède : ce troisième système est plus ingénieux et plus savant. Un long cylindre creux, muni d'un pas de vis à l'intérieur, plonge dans l'eau ; deux hommes tournent vivement, l'eau monte par la cloison en spirale et tombe en nappe blanche dans le conduit qui la transporte à l'endroit voulu.

Un quatrième procédé d'arrosage consiste à se servir de la *noria*, appelée *sakie* par les Arabes. Elle se compose essentiellement de deux roues, dont l'une, horizontale, est actionnée par la traction animale, généralement par des buffles ; à l'aide d'un engrenage elle fait manœuvrer une autre roue, verticale, percée de trous, ou munie de pots en terre, qui se remplissent d'eau quand la roue plonge, et se vident quand, après être montée, elle commence à redescendre.

Généralement ces norias sont entourées d'un bouquet de tamaris, pour abriter le bétail contre les ardeurs du soleil.

Enfin, les gros propriétaires se servent, aujourd'hui, de machines à vapeur, mobiles ou fixes, qui, placées sur les bords du Nil ou d'un canal, élèvent l'eau à une grande hauteur et permettent l'arrosage sur une vaste échelle.

**L'agriculture en Égypte — Cultures d'hiver, d'été ;
cultures d'inondation — Le blé, le coton**

Un Arménien très intelligent, directeur d'une exploitation agricole, me disait un jour à propos d'agriculture :

“ Il ne manque à l'Égypte pour être le contraire des autres pays, que de voir des gens marcher la tête en bas ”.

Hérodote avait déjà remarqué que les Égyptiens ne fai-

sait rien comme les autres peuples. Le fait est que l'Égypte est un pays absolument à part, surtout au point de vue de l'agriculture.

Les autres pays sont traversés ou même quelquefois limités par les fleuves et les rivières. L'Égypte est constituée par un fleuve, le Nil, sans lequel elle ne serait qu'un prolongement stérile du Sahara. Dans la plupart des pays du monde, la pluie joue un rôle essentiel pour les besoins de l'homme et de l'agriculture. En Égypte, les précipitations atmosphériques sont un facteur sur lequel on ne compte aucunement, quand même elles seraient assez abondantes, comme à Alexandrie où, au dire de certains météorologistes, il pleut autant qu'à Marseille. L'eau de pluie est impuissante à fertiliser le désert qui reste, stérile, sans l'eau limoneuse du Nil. C'est ce qui avait donné naissance à cette fable des anciens Égyptiens :

“ Isis (la terre) disaient-ils, est l'épouse féconde d'Osiri (nom sacré du Nil). Nephthys (la terre du désert) est l'épouse stérile de Typhon (dieu de la pluie) ; Nephthys (le désert) ne pourrait enfanter que par un adultère avec Osiris (Le Nil) ”.

Dans la mythologie égyptienne, Typhon et Nephthys symbolisaient le mal et la stérilité ; cependant on les voit toujours représentés tenant en main la croix ansée, aussi bien que les autres divinités. Preuve qu'il ne faut pas voir dans cette croix un symbole de vie quelconque, ni même la clef des eaux du Nil, comme on l'a prétendu.

Avec ses quatre angles droits, si difficiles à tracer mathématiquement égaux, la croix ansée ne serait-elle pas plutôt un symbole de la sagesse divine ? N'est-il pas curieux que ce même signe, dans l'ancienne écriture chinoise, désigne aussi la sagesse ? L'anse aurait été ajoutée simplement pour permettre de tenir la croix d'une manière plus élégante, comme il convient à des dieux. Mais ne nous attar-

dons
cultu

Le
qu'il
cultiv

Par
en Ab
du fle
la féce

Tou
parad
qu'est
oppos
der le
disette

Not
tôt des

Il n
récam
d'Assi

Assi
la plus
départ
res de
tamme
à 1901
d'eau
enviro

Plus
cent q
en est
généra
de fer
bles.

dons pas trop à l'Olympe égyptien quand il s'agit d'agriculture.

Le premier principe de l'agriculture égyptienne est donc qu'il faut absolument amener l'eau du Nil dans le champ à cultiver.

Par les pluies régulières qui tombent sous l'Equateur et en Abyssinie, la Providence alimente et grossit les sources du fleuve nourricier de l'Egypte ; elles portent dans ce pays la fécondité en août, septembre et octobre.

Toutefois, l'homme qui devait travailler jusque dans le paradis terrestre, ne doit point rester inactif dans le jardin qu'est l'Egypte. Il doit aménager, régulariser la crue, lui opposer des digues quand elle est trop forte et savoir garder le surplus des mois d'abondance pour les époques de disette. D'où la nécessité de réservoirs et de barrages.

Nous avons parlé du lac Moëris, du grand barrage ou plutôt des deux barrages du Nil, à Foun-el-Bahr.

Il nous reste à dire un mot des barrages construits tout récemment par les Anglais (de 1898 à 1903) ; ce sont ceux d'Assiout, d'Assouan et de Zifteh.

Assiout, situé à cent lieues en amont du Caire, est la ville la plus importante de la Haute-Egypte ; c'est le point de départ du canal Ibrahimieh qui arrose les principales cultures de canne à sucre. Comme cette culture demande constamment beaucoup d'eau, on a construit à Assiout, de 1898 à 1901, un barrage de 800 mètres de long, élevant le plan d'eau du grand canal Ibrahimieh, et permettant d'irriguer environ 120,000 hectares.

Plus important encore est le barrage d'Assouan, à deux cent quarante lieues au sud du Caire. La première étude en est due à un ingénieur français. M. Prompt, inspecteur général des ponts et chaussées, administrateur des chemins de fer égyptiens et auteur de plusieurs ouvrages remarquables.

C'est un projet un peu modifié qui a été exécuté par les Anglais.

Le barrage d'Assouan est constitué par une énorme digue jetée en travers du fleuve ; elle mesure 2 kilomètres de longueur sur 22 mètres de hauteur ; son épaisseur, de 22 mètres au niveau des basses eaux, est de 8 mètres au sommet. Il compte 180 arches fermées par des vannes mobiles. Le réservoir pourra contenir 2 milliards de mètres cubes d'eau permettant d'arroser 500,000 hectares. Ce travail a coûté environ 50 millions de francs ; on y a employé 11,000 ouvriers et 500,000 mètres cubes de maçonnerie.

Les résultats seront aussi favorables à l'agriculture qu'ils seront désastreux à l'île de Philé. La charmante île, avec ses monuments superbes, est complètement submergée pendant les hautes eaux. Pour préserver le temple d'Isis, on a bien pris quelques précautions, mais les monuments ne pourront résister longtemps à une submersion périodique.

Enfin, en 1903, on a terminé au-dessous de Zifteh, sur la branche du Nil de Damiette, un nouveau barrage moins important que les autres, mais qui rendra néanmoins de grands services à l'agriculture dans les provinces de Gharbieh et de Dakalieh. On parle encore de construire de nouveaux barrages et réservoirs en Abyssinie et aux chutes Ripon, près des sources du Nil Bleu et du Nil Blanc.

* * *

En attendant l'exécution de ces travaux gigantesques, constatons que le Delta entier et une partie considérable de la Haute-Egypte peuvent maintenant être irrigués pendant toute l'année, et, par là même, permettent d'avoir des cultures permanentes, contrairement à ce qui avait lieu du temps d'Amrou, où une seule récolte était possible, par an, sauf dans quelques rares endroits plus faciles à arroser.

Deu
faut q
che de
elle di
surfac
ture.

Il fa
pour r
ou dan
drainag
rains j

Trois
bourer
Europé
Egypte
rempla
ne fait

Ces l
les proc
ans, no
reliefs c

Les c
amené
salé et
pas : p
le fellah
araire p
quelque

Enfin
demand
soleil, c'
un gran

Deuxième principe général d'agriculture en Egypte : " il faut que l'eau s'écoule ", car, si elle pénètre jusqu'à la couche de sable marin qui est imprégné de chlorure de sodium, elle dissout le sel qui remonte en efflorescences jusqu'à la surface, pulvérise la terre et la rend impropre à toute culture.

Il faut donc des canaux de drainage appelés *masrafs* pour recueillir ces eaux salées et les entraîner dans la mer ou dans les lacs voisins. La multiplication de ces canaux de drainage permet de irriguer et de dessaler bien des terrains jusqu'ici plus ou moins improductifs.

Troisième principe d'agriculture égyptienne : il faut labourer la terre peu profondément. La grande erreur des Européens qui ont entrepris des exploitations agricoles en Egypte, notamment à Khom-el-Akdar, a été de vouloir y remplacer par les charrues défonceuses l'*araire* fellah qui ne fait qu'égratigner la terre.

Ces Européens croyaient faire merveille et dédaignaient les procédés de culture indigènes remontant à 4 ou 5,000 ans, notamment le primitif *araire* que l'on voit sur les bas-reliefs des monuments les plus antiques. Qu'est-il arrivé ?

Les charrues ont enterré la couche du limon du Nil et amené à la surface un terrain privé d'air, plus ou moins salé et épuisé par les récoltes précédentes. N'en doutez pas : pendant quelques temps encore en Egypte, on verra le fellah, le fouet sur l'épaule, labourer son champ avec son *araire* pharaonique, traîné par les attelages les plus variés, quelquefois même par l'âne accouplé avec un chameau !

Enfin il faut ensoleiller la terre. Un terrain si compact demande à être ameubli, émietté, pénétré par l'air et le soleil, c'est un fait d'expérience. Aussi la herse joue-t-elle un grand rôle dans l'agriculture égyptienne.

* * *

Comme autrefois, aujourd'hui encore dans la plus grande partie de la Haute-Egypte, une seule récolte est possible : c'est la récolte *chétoui* ou d'hiver. On ensemence après le retrait des eaux, et on récolte au printemps : blé, orge, avoine, fèves, dourah, lin, lentilles, *bersim* (trèfle à fleurs blanches), lupin et légumes divers.

Dans le Delta, il n'y a plus d'inondation générale ; les travaux de canalisation et d'endiguement retiennent le trop plein de la crue et permettent d'avoir pendant toute l'année une certaine quantité d'eau disponible, pourvu que la crue du Nil soit abondante : 16 coudées (environ 8 mètres) au kilomètre de l'île Rodah, au Caire. Nous avons vu les divers procédés d'irrigation artificielle. On obtient ainsi une deuxième récolte, appelée *séfi*, ou d'été, qui comprend la canne à sucre, le coton, le riz, le maïs, l'arachide, le sésame, l'indigo et divers légumes : melons, pastèques, aubergines, haricots, asperges, etc.

En certains endroits, il y a même une troisième culture dite *nili*, qui ne dure que pendant l'inondation ; elle comprend certaines légumes et le maïs *sabaïni*, mûrissant pendant les 70 jours de la crue.

Ainsi avec le système de l'arrosage permanent et mesuré, le Delta et une partie de la Haute-Egypte sont sans cesse recouverts de cultures variées. On peut avoir jusqu'à deux récoltes et demi par an sur cette terre privilégiée. Mais alors le limon du Nil est loin de suffire ; il faut beaucoup d'engrais, sans quoi le terrain s'épuise rapidement.

LES CULTURES

La plus ancienne culture dont il soit question en Egypte est celle du blé ; aux époques de famine, les patriarches allaient s'y approvisionner. L'Egypte a toujours été le grenier de Rome et de Constantinople.

Le b
ses tige
longue
par le
en nov
dans la
le mois
formé.
ou des
la reco
turanti
plemen
est em
en Egy

La cu
plus im
ancien

Un fi
une var
leure es

Elle a
le coton
les prod
mars, la
capsules
récolte s
que ann

Le cot
porté à
de nomb
le coton
hydrauli
Angleter
coton.

Le blé d'Égypte étend beaucoup sa souche et multiplie ses tiges chargées de gros épis ; la paille cependant n'est pas longue, arrêtée qu'elle est subitement dans sa croissance par le terrible vent du désert, le *kamsin* ou *simoun*. Semé en novembre, après la crue du Nil, le blé est mûr en mars dans la Haute-Égypte, en avril dans le Delta ; mais on ne le moissonne qu'en mai, afin que le grain soit sec et mieux formé. Le blé est battu aussitôt sur place, avec des chariots ou des rouleaux traînés par des bœufs non muselés, suivant la recommandation de l'Exode : *Non alligabis os bovi trituranti* (Exode, xxv, 4). Pour vanner, le fellah jette simplement en l'air sa moisson ; le grain retombe et la paille est emportée par le vent qui souffle presque constamment en Égypte.

La culture du cotonnier est aujourd'hui de beaucoup la plus importante dans la Basse-Égypte. Elle y est aussi fort ancienne. On trouve des tissus de coton autour des momies.

Un français, M. Jumel, introduisit en Égypte, vers 1820, une variété de coton à longue soie qui est encore la meilleure espèce connue.

Elle a été adoptée peu à peu dans toute l'Égypte. Aussi le coton égyptien prime-t-il sur les marchés européens tous les produits similaires des Indes et d'Amérique. Semée en mars, la graine de coton devient un arbuste portant des capsules qui contiennent le précieux duvet ; la première récolte a lieu en septembre, la deuxième en octobre. Chaque année on renouvelle les plants.

Le coton avec sa graine est mis dans des sacs et transporté à dos de chameau, en barque ou en chemin de fer, à de nombreuses usines d'égrenage mues par la vapeur. Là, le coton est dépouillé de sa graine, comprimé par la presse hydraulique et envoyé aux filatures d'Europe, surtout en Angleterre. Zagazig est le principal centre de l'égrenage du coton.

Le maïs, le bersim, les fèves, la canne à sucre, le dattier, le sergho, les lentilles, le riz, les arachides

Après le coton et le blé, qui sont aujourd'hui les deux principales récoltes en Egypte, on cultive surtout le maïs, le *bersim* (trèfle blanc), les fèves, la canne à sucre, le dattier, le sergho, les lentilles et le riz. Enfin, on vient de faire d'intéressants essais de culture des arachides.

* * *

Le lin tend de plus en plus à disparaître de la vallée du Nil. Les lentilles et le sergho sont presque confinés dans la Haute-Egypte et le riz n'est guère cultivé que dans les terrains marécageux qui avoisinent la mer.

* * *

Mais c'est à la campagne qu'il faut étudier les cultures. Nous avons, du reste, un autre motif de nous y rendre. Vu le rôle de plus en plus important que joue aujourd'hui le canal de Suez, nul touriste ne voudrait partir d'Egypte sans l'avoir vu.

* * *

Le Delta égyptien est déjà sillonné de chemins de fer. La gare du Caire est une vaste et belle construction en style arabe modernisé ; prenons le train de Suez. Tout en nous emportant dans la direction du canal, il nous permettra de visiter les cultures de maïs, de *bersim*, de canne à sucre, de fèves, de dattiers et d'arachides.

Aut
Suez ;
tement
d'hui
Ismail

En 1
zig : l't
dernièr
ques. C
évoqua
ches av
montés
triompl
Pacifiqu
reil de

Effec
rés par
douter
Belbeis.
Nous
le mome

Sur to
du Delta
ondulati
de fèves
raude.

En été
claire du

On s'a
tures san
couvertes

Autrefois le chemin de fer allait directement du Caire à Suez ; mais le manque d'eau et de commerce a fait complètement abandonner cette ligne en plein désert. Aujourd'hui voyageurs et marchandises passent par Zagazig et Ismaïlia.

En revanche, deux voies ferrées nous conduisent à Zagazig : l'une par Benha, l'autre par Belbeïs. Prenons cette dernière comme étant la plus imprégnée de souvenirs bibliques. C'est, en effet, l'ancienne route de Memphis en Asie ; évoquant le passé, nous voyons venir en Egypte, les patriarches avec leurs troupeaux, puis les conquérants asiatiques montés sur de fiers coursiers dans le fastueux appareil du triomphe. Mais combien j'aime mieux voir Jésus, le Roi Pacifique, porté par sa douce mère et dans le modeste appareil de la plus humble des montures !

Effectivement, les livres ecclésiastiques coptes, corroborés par les plus anciennes traditions, ne permettent pas de douter que la Sainte Famille n'ait passé par Bubastis et Belbeïs.

Nous dirons bientôt un mot de ces pieux souvenirs ; pour le moment, ne nous écartons pas de notre sujet.

* * *

Sur tout le trajet du Caire à Zagazig, c'est la plaine unie du Delta qui finit tout d'un coup au pied des premières ondulations du désert. En hiver, les champs de blé, d'orge, de fèves et de *bersim* font de cette plaine un tapis d'émeraude.

En été, une couche de poussière cendre la verdure plus claire du maïs et du cotonnier.

On s'attendrait à voir de blanches villas égayer ces cultures sans chômage et l'on ne voit que des huttes en terre, couvertes de roseaux et d'un peu de boue, percées d'une

seule ouverture, de la hauteur d'un âne, servant à la fois de porte d'entrée, de fenêtre et de cheminée !

Cadre parfait du seigneur du logis, de ce pauvre fellah, courbé chaque jour sur la terre la plus riche du monde et qui, en récompense d'un travail incessant, ne lui donne qu'un bonnet en poil de chameau, une chemise de coton et quelques galettes de maïs. Contraste attristant au milieu de ces riantes campagnes fécondées par un fleuve paisible, illuminées par un soleil toujours radieux !

* * *

La culture du maïs vient, par ordre d'importance, immédiatement après celle du coton et du blé. La valeur de ces récoltes (année moyenne) peut être évaluée à 640 millions de francs dont 300 millions pour le coton, 180 millions pour le blé, 160 millions pour le maïs.

Le maïs est cultivé pendant tout l'été ; en deux mois il atteint plusieurs mètres de hauteur. Il forme la base de la nourriture du Fellah ; cependant la galette de blé tend de plus en plus à se substituer à celle du maïs ; cuites à point, ces galettes sont excellentes.

* * *

Le *bersim* est une espèce de trèfle à fleurs blanches, qui peut être fauché tous les 20 ou 30 jours pendant l'hiver. Semé en novembre, il fleurit et se dessèche en avril, sous l'influence des vents du désert. C'est la nourriture du bétail qui s'en trouve fort bien, après n'avoir mangé pendant l'été que de la paille sèche et des fèves.

Nous en avons fait faire en France des essais qui ont très

bien ré
serait à
et dont
hivers
un plus
n'y aur
tail. Av

Un ir
mater
d'avril
l'abbé
rana. S
Mais so
nouveau
sans dot

La fè
l'Egypte
plante r
plus gro
brun, est

La car
siècle. El
est faite
vaut mi
poursuiv
substitut
Nil à la

bien réussi, et nous permettent de croire que le *bersim* serait à introduire dans les pays de montagnes bien arrosés, et dont la température estivale est à peu près celle des hivers d'Égypte (de 12 à 14 degrés centigrades). On aurait un plus grand nombre de coupes qu'avec notre trèfle et il n'y aurait pas à redouter les mêmes accidents pour le bétail. Avis aux éleveurs !

* * *

Un immense service à rendre à l'Égypte serait d'y acclimater quelques plantes fourragères pour la saison d'été : d'avril à novembre. C'est ce qu'avait tenté de faire M. l'abbé Raboisson, qui a introduit en Égypte l'herbe du Parana. Son inexpérience du pays l'a empêché de réussir. Mais son idée mérite, ce nous semble, d'être reprise, et de nouveaux essais dans de meilleures conditions, amèneront sans doute d'excellents résultats.

La fève est une des grandes productions hivernales de l'Égypte. On en récolte pour 100 millions de francs. La plante ressemble assez à notre lupin ; mais ses gousses sont plus grosses : son fruit, de forme allongée, de couleur rouge-brun, est très nourrissant pour l'homme et les animaux.

* * *

La canne à sucre était déjà cultivée en Égypte au XIII^e siècle. Elle est plantée en mars et avril ; la première récolte est faite en décembre et la seconde un an après. Ensuite il vaut mieux renouveler les plants. On sait qu'un des buts poursuivis par l'expédition française en Égypte fut de substituer, pour la culture de la canne à sucre, la vallée du Nil à la plaine de la Louisiane.

Dans la Basse-Egypte, la canne, moins riche en sucre, se consomme sur place et en nature. Dans la Haute-Egypte, elle est l'objet d'une industrie considérable. De nombreuses usines à sucre ont été construites par la Daïra-Sanieh et la Cie Say, de Paris. Celle-ci possède même deux importantes raffineries à Hawandieh près le Caire et à Nag-Hamadi, Haute-Egypte.

* * *

Nous voici à Belbeïs. Un français, M. Nourrisson, y a faits d'intéressants essais de viticulture. La vigne pousse très bien en Egypte et produit parfois des grappes de 2 ou 3 kilos. Autrefois il y avait, paraît-il, de vrais vignobles. Maintenant, sans doute à cause de l'arrosage permanent, le raisin est trop aqueux pour faire du bon vin, à moins de planter la vigne à l'entrée du désert. Pendant plusieurs kilomètres nous longeons les ruines de l'ancienne Bubastis, aujourd'hui Tell-el-Pastah, et voici devant nous Zagazig, la ville la plus considérable entre le Caire et Port-Saïd. Mais nous y reviendrons ; pour le moment nous ne devons pas interrompre notre description agricole. Suivons donc le train qui nous emporte vers les forêts de dattiers d'Abou-Kébir et les plantations d'arachides de Salieh.

Le palmier dattier (*Phoenix dactylifera*) donne en Egypte une récolte très importante. Il fleurit au mois d'avril et mûrit ses fruits en septembre et octobre.

Dans les endroits où les dattiers sont trop clairsemés, pour les féconder plus sûrement, les Fellahs rapprochent les fleurs mâles et femelles.

Chaque arbre paie un impôt de 3 piastres égyptiennes (0 fr. 75c.). Néanmoins on compte en Egypte environ trois millions de dattiers et on en voit de véritables forêts, à Marg près du Caire, et surtout à partir d'Abou-Kébir jusqu'à Fakous.

L'Egy
Oranger
prospère
nent aus
n'y prod

Contin
pagnie fr
une expl

Le pay
la Gambi
et à Live
mieux au

L'explo
de M. Hu
vier 1902,
visiter à
plante ran
terre.

Elle dor
la forme
sette ; cuit
dise pour
Salieh, qui
de l'huile, s
sur place.

Pour réc
duite par d
afin de fai
sol. De non
arachides e
n'ont pu qu

L'Égypte est riche en arbres fruitiers des pays chauds. Orangers, citronniers, figuiers, grenadiers et bananiers y prospèrent. Les arbres fruitiers des pays tempérés y viennent aussi, à l'exception du noyer et du cerisier ; mais ils n'y produisent que des fruits de médiocre qualité.

* * *

Continuons notre excursion. C'est à Salieh qu'une Compagnie franco-hollandaise a entrepris, sur une vaste échelle une exploitation d'arachides.

Le pays par excellence des arachides, c'est le Sénégal et la Gambie d'où on les transporte à Marseille, à Bordeaux et à Liverpool. Je doute cependant que l'arachide réussisse mieux au Sénégal qu'en Égypte.

L'exploitation de Salieh prospère sous l'habile direction de M. Huri qui a habité fort longtemps Marseille. En janvier 1902, je fus reçu chez lui avec amabilité et je pus visiter à loisir le verger et les cultures. L'arachide est une plante rampante qui étend ses racines presque à fleur de terre.

Elle donne un petit fruit enfermé dans une coque, ayant la forme d'une besace. Cru, il a un peu le goût de la noisette ; cuit, il est délicieux et constitue une véritable friandise pour les Noirs et les Égyptiens. Aussi, l'entreprise de Salieh, qui voulait d'abord utiliser les arachides pour faire de l'huile, suffit à peine pour la consommation en nature et sur place.

Pour récolter les arachides, on se sert d'une herse conduite par des bœufs et sur laquelle s'asseoient deux fellahs afin de faire pénétrer les dents plus profondément dans le sol. De nombreuses ouvrières viennent ensuite recueillir les arachides et parfont l'arrachagè que les dents de la herse n'ont pu qu'ébaucher.

Un procédé d'extraction mécanique serait plus avantageux. M. Tournel, agent consulaire de France à Zagazig, vient d'inventer une machine qui extrait les arachides et en même temps les sépare de la plante. Simple et ingénieuse à la fois, elle a obtenu le premier prix à l'Exposition agricole du Caire et paraît destinée à un brillant avenir.

* * *

Salieh, est le *terminus* actuel du chemin de fer. En attendant qu'on le prolonge sur Kantarah, ce qui ne saurait tarder, nous sommes obligés de revenir à Zagazig, pour prendre la ligne qui nous mènera au canal de Suez.

Il est du reste assez commode de parcourir en chemin de fer la route de Péluse à Bubastis, péniblement suivie autrefois par la Sainte Famille.

C'est la contrée la plus riante de l'Égypte. Plus de ces interminables cultures s'étendant à perte de vue dans une plaine monotone; mais, à partir de Salieh jusqu'à Abou-Kebir, de magnifiques palmeraies alternent avec des champs de *bersim*, où, vêtus à l'antique, bergers font paître brebis, vaches, ânes et chevaux. L'imagination évoque sans effort le souvenir des Hébreux gardant autrefois leurs troupeaux dans cette même terre de Gessen.

Zagazig, où vient de nous ramener le train de Salieh est une ville toute récente : elle ne remonte pas au-delà de 1830. Les indigènes l'appellent simplement *sagzigh*: du nom d'un petit poisson que l'on pêche dans les six canaux environnants.

C'est, en effet, le grand nombre de canaux y aboutissant qui détermina Méhémet-Ali à fonder Zagazig. Son canal Bahr-el-Moezz, qui remplace la branche Tanitique du Nil, est navigable aux plus grandes barques, et forme un véritable port, à proximité des usines d'égrenage de coton.

Cinq
au Caire
Canaux
montagn
grandes
Saïd, est
(près de

C'est
tres de
fixèrent
florissan

Ce suc
péennes.
(comme
peu plus
dernier
Africain
et du dis
jour.

Une be
ments de
font fort

Ainsi d
le chef-li
habitants
à égale di
une ville
Caire à P

A un q
longue ar
bleu.

C'est T
qui elle a
tale de la

Cinq lignes de chemin de fer relient directement la ville au Caire, à Alexandre, à Mansourah, à Suez et à Port-Saïd. Canaux et voies ferrées transportent à Zagazig de véritables montagnes de coton que l'on égrène dans une douzaine de grandes usines. Aussi, après Le Caire, Alexandrie et Port-Saïd, est-ce la ville d'Égypte où il y a le plus d'européens (près de 3,000).

C'est en 1877, à la demande de la Propagande, que les prêtres de la Société des Missions Africaines de Lyon se fixèrent à Zagazig où ils ouvrirent une école qui devint vite florissante.

Ce succès amena la création d'une dizaine d'écoles européennes. Malgré cette concurrence, à mon départ de Zagazig (commencement de 1902), l'école des garçons comptait un peu plus de cent élèves, et celle des filles environ 140. Ce dernier établissement, tenu par les Sœurs des Missions Africaines comprend externat, pensionnat, école gratuite et du dispensaire, où sont soignés environ 200 malades par jour.

Une belle église de style gothique, complète les établissements de la Mission catholique qui, malgré leur simplicité font fort bel effet sur le canal El-Moezz.

Ainsi donc, petit village en 1830, Zagazig est aujourd'hui le chef-lieu de la province Charkieh, et compte 40,000 habitants, nombre qui s'accroît chaque jour, car sa situation à égale distance entre le Caire et le canal de Suez en fait une ville d'un grand avenir, surtout lorsque la ligne du Caire à Port-Saïd aura été prolongée à travers l'Asie.

A un quart d'heure de la gare, on aperçoit, au sud, une longue arête dont les crêtes gris sombre dentellent le ciel bleu.

C'est Tell-el-Bastah, ou les ruines de l'ancienne Bubastis, qui elle aussi, eut ses jours de gloire et fut même la capitale de la vingt-deuxième dynastie égyptienne. Mais Ezé-

chiel avait prédit sa ruine et les Perses la démantelèrent, sans cependant la détruire. Son nom lui venait de la déesse Sacht ou Bast en grec *bubastis*. Les Egyptiens la représentaient avec une tête de chat, sans doute parce que le chat lui était consacré. Aussi, tout un quartier de Bubastis servait-il de nécropole aux chats sacrés, qu'au témoignage d'Hérodote on y envoyait embaumés de l'Égypte entière,

Aujourd'hui, non seulement les ruines de Bubastis fourmillent d'ossements de chats, mais on y trouve encore de nombreuses statues métalliques de chats de toute dimension, invariablement représentés assis et la queue enroulée autour des pattes.

Les maisons de Bubastis étaient en briques crues ; par contre, le temple de la déesse, construit en blocs énormes, présente de nombreux monolithes de granit, mesurant au moins 4 ou 5 mètres de longueur. Quelques-uns sont couverts d'hiéroglyphes ; parfois même une tête admirablement sculptée se montre sur le granit. Les colonnes du temple sont cannelées.

* * *

Chose curieuse, contrairement à ce qui se passe quand un édifice tombe de vétusté, les murs du temple de la déesse se sont écroulés en dedans, comme le démontre la seule inspection de ces ruines imposantes. Cet effondrement serait donc dû à un cataclysme. Involontairement, nous pensons à la prophétie d'Isaïe ; " Voici que le Seigneur entrera en Égypte et les idoles seront renversées sur son passage ". il ne semble pas douteux, en effet, que la Sainte-Famille ait passé par Bubastis.

Les livres contes, et notamment la *Vie de la Sainte-Famille en Égypte*, racontée par la Sainte Vierge à Théophile, 23e patriarche d'Alexandrie, affirment que Busbastis

fut la
tomber
maltraité
nommé
pour B

Le R
les trac
étude st

" Voi
traditio

" La S
Bubaste
par Bell
ment à
temps d

" Les
aujourd'

trois heu

" Ils s'e

idoles, r
Achmour

même all
Qossieh,

matique
" Enfin

Famille r

(1) L'Eg

Nous p
De Zag
avec les c

fut la première ville où entra l'Enfant Jésus. Les idoles tombèrent sur son passage. Les habitants irrités voulurent maltraiter Joseph et Marie. Mais un homme charitable, nommé Clom, les avertit, et ils partirent immédiatement pour Belbeis où l'Enfant-Jésus ressuscita le fils d'une veuve.

Le R. P. M. Jullien, qui a recherché avec amour et suivi les traces de la Sainte-Famille en Egypte, conclut ainsi son étude sur ce sujet si cher à un cœur chrétien.

“ Voici, dit-il, l'itinéraire de la Sainte-Famille, d'après la tradition chrétienne.

“ La Sainte Famille entra en Egypte par Péluse, passa par Bubaste, aujourd'hui Tell-el-Bastah, près de Zagazig, puis par Belbeis, et fixa sa demeure près d'Héliopolis, probablement à Mataryeh. Cependant elle n'y resta pas tout le temps de son exil.

“ Les divins voyageurs allèrent à Babylone d'Egypte, aujourd'hui Kasr-ech-Chemmâh, près du vieux Caire, à trois heures d'Héliopolis, et ils y demeurèrent quelques jours.

“ Ils s'avancèrent beaucoup plus loin sur cette terre des idoles, remontant le Nil jusqu'à Hermopolis Magna ou Achmounein, à près de 300 kilomètres du Caire ; peut-être même allèrent-ils à une journée au-delà, près de Cusæ ou Qossieh, sur la montagne où s'élève le couvent copte schismatique Deïr el-Moharag.

“ Enfin, après deux ans de séjour en Egypte, la Sainte-Famille retourna en Galilée par la même voie de Péluse (1) ”.

(1) *L'Egypte* par le R. P. M. JULLIEN, p. 251.

De Zagazig au canal de Suez

Nous prenons le train direct pour Ismaïlia.

De Zagazig à Abou-Hamad, c'est la campagne égyptienne avec les cultures ordinaires.

Un peu plus loin, à Tell-el-Khébir, la vue du cimetière des soldats anglais nous rappelle la fameuse victoire de Lord Wolsley sur Arabi-Pacha (septembre 1882).

Le champ de bataille est à gauche du chemin de fer et domine de plusieurs mètres l'ouï (vallée) Toumilat ; on y voit encore quelques débris des retranchements de l'armée égyptienne qui s'enfuit presque sans combattre.

La voie ferrée court sur la lisière du désert et longe le canal du Nil à Ismaïlia.

Dès la plus haute antiquité, les Pharaons avaient mis en communication le Nil avec la Mer Rouge. Aussi le nouveau canal est-il toujours appelé par les Arabes Bahr-Pharaoun.

La vallée qu'il arrose a été le chemin suivi par les Hébreux à leur sortie d'Égypte. Malheureusement les savants ne sont pas d'accord sur la position respective de Ramesès, centre de ralliement des Israélites et de leurs campements à Soccoth et Etham (Exode, XII et XIII).

La vallée devient de plus en plus étroite, à mesure qu'on avance dans la direction d'Ismaïlia. Bientôt les cultures disparaissent à peu près complètement.

* * *

Enfin, après avoir dépassé Néfiche, on arrive à Ismaïlia, charmante oasis de verdure au milieu du désert.

Cette ville toute européenne située à mi-chemin entre Suez et Port-Saïd, ne date que de la construction du canal.

M. de Lesseps avait rêvé d'en faire l'Eden de l'Égypte. Des sycomores et des acacias-lebbek forment au-dessus des rues des berceaux de verdure ; les places publiques sont, comme en France, plantées de beaux arbres ; des forêts entières de *casuarinas* montant droit vers le ciel bleu, reposent agréablement la vue fatiguée par le sable miroitant du désert.

De
gers,
fruit
la bla
navir
Ma
Ismaï
des m
part,
tion c
d'abor
est au
les de
canal

Aut
rannée
du sol
De t
l'Égypt
time, a
Nil. Le
Séti Ier
Nil aux
commu
Néchi
rétablir
tarda p
un ensa
Dans
ait song

Des jardins abondamment arrosés, où citronniers et orangers, palmiers et bananiers, mêlent leurs parfums et leurs fruits, sur les bords du lac Timsah, sans cesse égayés par la blanche voile d'une felouque arabe ou le passage des beaux navires d'Europe.

Mais hélas ! la fièvre paludéenne est en permanence à Ismaïlia. Les uns l'attribuent aux plantations, les autres à des marécages formés par l'infiltration des eaux. D'autres part, les travaux du canal n'y retenaient plus une population considérable de travailleurs. Le fait est que Ismaïlia, d'abord splendide berceau d'une ville sans cesse grandissante, est aujourd'hui presque déserte. Elle ne renferme plus que les demeures des agents et des ouvriers de la compagnie du canal de Suez. *Sic transit gloria mundi!*

Le canal de suez — L'avenir de l'Égypte

Autrefois la mer Rouge communiquait avec la Méditerranée, comme le prouvent et la configuration et la nature du sol de l'isthme de Suez.

De tout temps, les princes intelligents qui gouvernaient l'Égypte voulurent, sinon rétablir la communication maritime, au moins faire communiquer la mer Rouge avec le Nil. Les monuments égyptiens nous montrent que, sous Sési Ier, père de Ramsès II, il existait un canal reliant le Nil aux Lacs Amers qui, à cette époque, devaient encore communiquer avec la mer Rouge.

Nécho, Darius, Ptolémée Philadelphie, Trajan et Amrou rétablirent ou améliorèrent ce canal primitif. Mais il ne tarda pas à être comblé de nouveau, faute d'entretien, par un ensablement continu.

Dans le temps modernes, Bonaparte est le premier qui ait songé à établir un canal maritime entre la mer Rouge

et la mer Méditerranée. Il en confia l'étude à M. Lepère, ingénieur en chef de l'expédition française. M. Lepère fit un double projet que l'évacuation de l'Égypte par les français empêcha de mettre à exécution.

De 1825 à 1854, plusieurs autres projets, basés sur l'alimentation du canal par le Nil furent étudiés, mais repoussés comme insuffisants aux besoins de la navigation.

Enfin en 1854, le vice-roi, Saïd-Pacha signait le firman de concession autorisant M. F. de Lesseps à former une Compagnie pour la construction du canal maritime. M. de Lesseps fit alors explorer de nouveau l'isthme de Suez par deux ingénieurs français, MM. Linand-Bey et Mougel-Bey. Leur travail fut soumis, le 30 novembre 1855, à une Commission internationale. Le projet subit quelques modifications ; l'ouverture du canal fut portée 28 kilomètres à l'ouest de Péluse, au lieu où se trouve actuellement Port-Saïd. Enfin, l'acte définitif de concession fut promulgué le 5 janvier 1856, et une Compagnie, au capital de 200 millions, représenté par 400,000 actions de 500 francs chacune, fut constituée sous le nom de " Compagnie Universelle du canal maritime de Suez ".

Mais bientôt surgirent des difficultés diplomatiques.

Les travaux ne commencèrent qu'en avril 1859, du côté de la Méditerranée, en un point qui fut appelé Port-Saïd, en l'honneur du vice-roi Saïd-Pacha. Bientôt arrêtés par l'opposition d'une grande puissance, ils furent repris, un an après, grâce à l'énergique intervention de Napoléon III.

Désormais les travaux du percement de l'isthme furent menés avec la plus grande activité. Vingt-quatre dragues à vapeur, venues de Lyon et de Bruxelles, aidèrent puissamment 24,000 ouvriers à creuser le canal. 20,000 étaient fournis par Saïd-Pacha et se renouvelaient chaque mois par fraction.

1,8
vision
douce
On
sassin
dans
Le
pénétr
mois a
Dès
Damie
min en
d'Isma
1863 à
Quoi
ne pas
gent de
pendan
Cette
Ismail
titre de
main-d'
europée
donnère
mois.
Général
mers, le
louf où,
et extrai
Enfin
la Médit
canal eut
l'Impérial
rains et c
toutes les

1,800 chameaux ne suffisaient pas à transporter les provisions de cette armée de travailleurs. Le service de l'eau douce surtout laissait à désirer.

On dut rétablir le canal des Pharaons, à partir de Gassassine jusqu'au lac Timsah, et de là conduire l'eau du Nil dans des tuyaux en fonte, jusqu'à Kantara et Port-Saïd.

Le 18 novembre 1862, les eaux de la mer Méditerranéenne pénétraient dans le lac Timsah ou des Crocodiles ; quatre mois après, elles s'écoulaient dans les lacs Amers.

Dès ce moment, les ateliers de la Compagnie étaient de Damiette transférés sur les bords du lac Timsah, à mi-chemin entre Suez et Port-Saïd. La nouvelle ville reçut le nom d'Ismaïlia, en l'honneur d'Ismail, qui succéda en janvier 1863 à Saïd-Pacha.

Quoique dévoué à l'entreprise, le nouveau Khédivé, pour ne pas nuire à l'agriculture égyptienne, supprima le contingent des travailleurs que l'Égypte s'était engagée à fournir, pendant la construction du canal.

Cette résiliation du contrat était fatale à la Compagnie Ismaïl le reconnut et lui versa 30 millions de francs, à titre de dommages-intérêts. Mais la Compagnie, perdant sa main-d'œuvre indigène, dut y suppléer par la main-d'œuvre européenne et surtout par des dragues plus puissantes qui donnèrent un rendement de 2 millions de mètres cubes par mois.

Généralement peu élevé au-dessus du niveau des deux mers, le sol de l'isthme est bionneux, sauf au seuil du Chalouf où, pour ouvrir la tranchée, il fallut employer la mine et extraire une masse de 25,000 mètres cubes de rocher.

Enfin les eaux de la Mer Rouge vinrent s'unir à celle de la Méditerranée dans les lacs Amers, et l'inauguration du canal eut lieu le 17 novembre 1869, sous la présidence de l'Impératrice des Français, en présence de plusieurs souverains et d'un grand nombre de personnages distingués de toutes les parties de l'Europe.

Ce fut un grand événement accompagné de fêtes inoubliables.

* * *

Le percement de l'isthme de Suez nous paraît être l'œuvre la plus grandiose et la mieux réussie de toutes celles du XIX^e siècle. Le canal mesure 160 kilomètres de longueur. Au début, sa largeur variait entre 60 et 100 mètres, au niveau de l'eau ; sa profondeur dépassait partout 8 mètres, au plafond.

Depuis, on l'a élargi et approfondi, en sorte que les vaisseaux du plus fort tonnage peuvent y passer.

De nombreux garages permettent aux navires de se croiser et, grâce à de puissants projecteurs électriques, la navigation a lieu la nuit comme le jour.

De continuelles améliorations et un transit sans cesse croissant rendent de plus en plus prospère la Compagnie du canal de Suez. Emises à 500 francs, ses actions se vendent aujourd'hui 4.112 francs et elles montent constamment. C'est un succès supérieur à celui de la Banque de France.

A l'encontre d'Ismailia qui est plutôt en décadence, Port-Saïd et Suez se développent rapidement.

Tôt ou tard, Port-Saïd, qui compte aujourd'hui 50,000 habitants, supplantera la ville d'Alexandre-le-Grand.

* * *

Nous ne nous sentons aucune disposition à la vocation de prophète, et volontiers nous disons avec Bossuet : " Je tremble quand je mets la main sur l'avenir ". Il nous a semblé cependant, à la fin de ce travail, qu'il ne serait pas déplacé de jeter un coup d'œil sur la mappemonde, pour pressentir quelle place, assurent dans l'avenir à l'Egypte et son déve-

loppe
para
La
la cor
comm
dense
carré
menté
Cet
a cons
ropéen
furth,
monde
Nul
l'Egypte
Pont
canal r
Ce pon
mettrou
et de l'
min de
littoral
elle atte
Mecque,
Puis
rait la P
l'embo
qu'au 'Tr
La lig
du parco
chemin
traçant a
D'autre
du Nil p

loppement progressif, depuis un siècle, et surtout son incomparable position géographique.

La construction du Canal de Suez, la reprise du Soudan, la construction des barrages du Nil ont été capitales pour le commerce et l'agriculture de l'Égypte. Quoique déjà très dense dans la partie cultivée (300 habitants par kilomètre carré dans la province de Ménoufieh), la population a augmenté d'un tiers, en moins de 20 ans.

Cette augmentation est sensible surtout au Caire, où il y a constamment en chantier de 1,000 à 2,000 maisons à l'européenne. S'il faut en croire le célèbre explorateur Schweinfurth, le Caire sera bientôt une des plus grandes villes du monde.

Nul pays, en effet, n'est situé aussi avantageusement que l'Égypte, centre des communications du monde entier.

Pont jeté entre l'Asie et l'Afrique, l'Égypte est encore un canal reliant l'Europe à l'Extrême-Orient et à l'Australie. Ce pont sera bientôt traversé par des chemins de fer qui mettront en communication rapide les extrémités de l'Asie et de l'Afrique. Déjà il a été question de relier par un chemin de fer Alexandrie avec les Indes. La voie longerait le littoral à partir de Port-Saïd jusqu'à Jaffa et Caïffa, d'où elle atteindrait Damas, tête de ligne du chemin de fer de la Mecque, déjà en construction.

Puis elle emprunterait la vallée de l'Euphrate, traverserait la Perse et le Béloutchistan et aboutirait à Karatchi, à l'embranchure de l'Indus. Plus tard on la prolongerait jusqu'au Transsibérien.

La ligne du Caire au Cap est faite sur plus de la moitié du parcours. Une fois terminée, elle sera vite reliée avec le chemin de fer du Congo et les voies ferrées abyssines, traçant ainsi une croix sur l'Afrique.

D'autre part, avec quelques écluses, toutes les cataractes du Nil pourront être franchies, et l'Égypte aura, à partir

des grands Lacs jusqu'à Damiette, la plus longue voie de navigation fluviale de l'univers ; avec le canal de Suez, la route maritime la plus importante, et par l'isthme de Suez, du Cap à Port-Arthur, la plus longue voie ferrée de l'univers.

Aussi, les maîtres du monde, qu'ils fussent Assyriens, Perses, Grecs ou Romains, ont toujours conquis l'Égypte, bien qu'elle fût loin d'avoir l'importance d'aujourd'hui.

La Puissance qui posséderait ce pays incomparable, commandant toutes les routes, devancerait les autres nations sur terre et mer, et serait la maîtresse de l'univers.

L'Égypte, comme tout chemin de grande communication, est donc appelée à devenir un pays international où la Puissance la plus méritante pourra jouer un rôle prépondérant, mais non exclusif. S'il en était autrement, ce beau pays serait le champ de bataille de l'avenir.

L'état du christianisme en Égypte — Les chrétiens orientaux — Les Latins — Conclusion

Et maintenant, chers lecteurs des *Annales* vous ne reconnaissez par la signature d'un missionnaire si je terminais cette promenade faite à votre intention à travers l'Égypte, sans vous dire un mot de l'état présent du christianisme dans ce pays qui partagea avec la Judée les premières bénédictions de Jésus-Enfant.

Hélas ! sur les dix millions d'habitants de l'Égypte d'aujourd'hui, plus de neuf millions sont musulmans.

Et cependant l'Égypte était autrefois entièrement chrétienne. Pourquoi Dieu a-t-il permis cette apostasie générale ?

A cette grave question voici la réponse donnée, en Égypte même, par un docteur hellène :

“ — Vous voyez, me disait-il, que je ne viens à l'église

que c
pape
laissé
N
rieuse
ait été
C'est
le schi
me U
la con
rée de
core, p

Un
schisme
tantino
te, pro
bien réc
Amro
de respe
ment pa
par la p
qui, n'éta
du cath
et furent
vateur).
Un cer
tant bier
leur foi c
tion du n
Aujourd

que chez vous ; nos prêtres ont eu tort de se séparer du pape ; c'est pour nous punir de ce schisme que Dieu nous a laissé tomber au pouvoir des Turcs. ”

N'est-il pas remarquable, en effet, que, partout victorieuse dans les pays schismatiques, l'invasion musulmane ait été partout refoulée dans les pays catholiques ?

C'est pourtant l'enseignement de l'histoire. Parfois même le schisme a préparé directement les voies au mahométisme. Un fait indéniable, c'est que l'Égypte, au moment de la conquête arabe, était, depuis près de deux siècles, séparée de Rome par le schisme d'Eutychès, adopté par Dioscore, patriarche d'Alexandrie.

* * *

Un autre fait non moins certain, c'est que les Coptes schismatiques, pour se délivrer du joug des grecs de Constantinople, n'hésitèrent pas à appeler les Arabes en Égypte, promettant même de leur payer tribut. Ils en furent bien récompensés !

Amrou, général de l'armée musulmane, promit, il est vrai, de respecter la liberté religieuse des Coptes et tint fidèlement parole. Mais ses successeurs ne se crurent point liés par la promesse du conquérant et molestèrent les chrétiens qui, n'étant plus réconfortés par les rapports avec le centre du catholicisme, embrassèrent en masse le mahométisme et furent désignés sous le nom de *fellahs* (en arabe : cultivateur).

Un certain nombre d'Égyptiens cependant, tout en adoptant bien des coutumes musulmanes, restèrent fidèles à leur foi chrétienne et gardèrent le nom de Coptes, corruption du mot grec : *Aiguptos* (Égypte).

Aujourd'hui, ils sont environ 600,000 et habitent princi-

palement la Haute-Egypte. Les Coptes sont gouvernés au spirituel par douze évêques, à la tête desquels est un patriarche qui a sous sa juridiction le grand *Abouna*, ou Métropolitain des Abyssins.

Tout en s'appelant Orthodoxes, les Coptes ont toujours depuis Dioscore, professé le schisme d'Eutychès et n'admettent qu'une seule nature en Notre-Seigneur.

Quelques familles coptes, cependant, au moins à partir du concile de Florence (1438), sont restées unies au Saint-Siège et ont formé le noyau de l'Eglise copte catholique actuelle, dont le gloieux Pontife Léon XIII a été vraiment le restaurateur. Il a mis à sa tête Sa Béatitudo Mgr Cyrille Macaire, Patriarche d'Alexandrie, et deux autres prélats : NN. SS. Joseph Sedfaoui, évêque d'Hermopolis, et Ignace Berzi, évêque de Shèbes.

Le premier concile copte catholique a été tenu au Caire, en 1898, sous la présidence du regretté Mgr Bonvigli, archevêque de Cabasa, délégué apostolique pour l'Egypte et l'Arabie.

C'est aussi par les soins de S.S. Léon XIII que les RR. PP. Jésuites préparèrent au sacerdoce un certain nombre de séminaristes coptes et qu'un séminaire a été construit spécialement pour eux à Tahta.

C'est un renouveau bien consolant pour l'antique Eglise patriarcale d'Alexandrie.

D'après les statistiques officielles de la Propagande (*Missiones Catholicae*, 1901), il y a, en Egypte, 20,500 Coptes catholiques.

Nous savons que ce nombre augmente continuellement

Les Coptes orthodoxes nous paraissent, en effet, les dissidents orientaux les moins éloignés du siège de Rome et l'Eglise copte-catholique recueille de nombreuses adhésions parmi des chrétiens que l'ignorance seule, et non la haine, sépare de l'Eglise romaine.

Ces retours à l'unité seraient encore beaucoup plus nom-

breux s'i
soutenus
aujourd'l

Les Co
ce pays h
les Levan
sont-ils re

1o Grec
lique nou
tance, si ce

A défaut
tenir à leu
principaler
à leur tête
pal, résida
mêlée de g

2o Arme
nombreux
accru depui
de 3,000, pr
gue liturgi

3o Maron
plus nombre
à Port-Saïd.
patriarche S
Liban, et ref
Caire. Le sy
Maronites, at

4o Syrien

breux s'ils n'étaient combattus par les efforts des protestants, soutenus par l'or de l'Amérique et l'influence de l'Angleterre, aujourd'hui toute puissante dans la vallée du Nil.

* * *

Les Coptes sont chez eux en Egypte. Mais, de tout temps, ce pays hospitalier a attiré les étrangers, particulièrement les Levantins et les Grecs. Aussi bien tous les rites orientaux sont-ils représentés en Egypte.

1o *Grecs catholiques*. — Le rite grec-melchite ou catholique nous paraît y tenir la première place par son importance, si ce n'est par le nombre des adhérents.

A défaut de statistique officielle, nous devons nous en tenir à leur affirmation. Ils seraient 5 à 6,000 en Egypte, principalement à Alexandrie, au Caire et à Tantah. Ils ont à leur tête un vicaire patriarcal revêtu du caractère épiscopal, résidant à Alexandrie. Leur langue liturgique est mêlée de grec et d'arabe.

2o *Arméniens*. — Ils ont un évêché à Alexandrie. Peu nombreux tout d'abord, leur nombre s'est sensiblement accru depuis les massacres d'Arménie. Ils doivent être près de 3,000, presque tous au Caire ou à Alexandrie. Leur langue liturgique est l'antique arménien.

3o *Maronites*. — Ce sont les catholiques orientaux les plus nombreux en Egypte : environ 7 ou 8,000, dont 3,000 à Port-Saïd. Ils sont sous la juridiction immédiate de leur patriarche Sa Béatitudo Mgr Hauek, résidant au Mont-Liban, et représenté par un vicaire patriarcal demeurant au Caire. Le syriaque est la langue liturgique commune aux Maronites, aux Syriens catholiques et aux Chaldéens.

4o *Syriens catholiques*. — M. Louvet fixait leur nombre

à 6,000. Ils ne doivent plus être aussi nombreux en Egypte, et leur évêché d'Alexandrie est vacant depuis plusieurs années. Un vicaire patriarcal réside au Caire.

50 *Chaldéens*. — Ils sont à peine 4 ou 500 et n'ont d'église qu'au Caire.

Chaque rite oriental, excepté le rite maronite, renferme des fidèles unis à l'Eglise romaine, et de schismatiques qui eux-mêmes s'appellent *Orthodoxes*. Impossible de donner leur nombre exact, pas plus que celui des protestants, qui actuellement font de nombreux prosélytes parmi les Coptes schismatiques de la Haute-Egypte.

Enfin, les Latins, c'est-à-dire tous les Européens catholiques, sont, à eux seuls, bien plus nombreux que tous les catholiques orientaux réunis. On en compte 25,000 à Alexandrie, 20,000 au Caire, 15,000 à Port Saïd, un millier à Ismaïala, un autre millier à Suez, et 300 à Zagazig. En tout 75,000 environ. C'est peu, si l'on se rappelle les beaux jours du patriarcat d'Alexandrie et les innombrables solitaires des déserts de Nitrie et de la Thébaïde.

Le clergé oriental uni et plusieurs Sociétés de missionnaires latins travaillent à faire revivre ces temps glorieux.

Mais, qu'on ne l'oublie pas, pour convertir les Musulmans, la main qui guérit les plaies dans les dispensaires des Religieuses, devra presque toujours ouvrir le chemin à la parole qui éclaire les esprits et à la grâce qui convertit les cœurs. La conversion des infidèles suppose l'action combinée de la grâce et de l'effort humain. Comme aux premiers jours du Christianisme, Paul sème, Apollon arrose la bonne semence, et c'est Dieu qui donne l'accroissement. Mais, à moins de faire des miracles perpétuels, Dieu ne peut féconder que la semence déjà déposée dans une terre défrichée et arrosée par les sueurs des missionnaires.

* * *

A vo
ouvrier
aumône
Nil, tou
nous, si
Aucu
de l'âme
plus sou
pays ne
de Dieu.
Les P
dressées
cendres,
Alexand
même mo
son cèle
fes, eux a
Par cor
immortali
des mains
ont été,
une super
l'apôtre d'
tielle du p
elle pas un
Malgré tou
pâle reflet,
exilé en Ég
De l'autr
vides des P
plus un sol
glorieux le
vant, avait
(Isaïe, ch. X

A vous donc, chers lecteurs, de développer l'action des ouvriers évangéliques, de les aider par vos prières et vos aumônes à faire de vastes semailles que viendra féconder le Nil, toujours surabondant, de la grâce divine ! Mais, hâtons-nous, si nous ne voulons être devancés par le protestantisme.

Aucune contrée, après la Palestine, ne captive l'attention de l'âme chrétienne comme l'Égypte. Nulle terre n'a frémi plus souvent sous la main toute-puissante de Dieu. Aucun pays ne prêche mieux le néant de l'homme et la grandeur de Dieu.

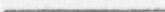
Les Pyramides, ces montagnes de pierres savamment dressées sur le tombeau des Pharaons, n'ont pu garder leurs cendres, depuis longtemps le jouet des vents du désert. Alexandrie, cette antique reine de la science, ne sait pas même montrer aujourd'hui l'emplacement du tombeau de son célèbre fondateur. Les superbes mausolées des Khalfes, eux aussi, tombent en ruines.

Par contre, la religion, qui a les promesses de l'éternité, immortalise dès ici-bas ses héros. Pieusement recueillis par des mains chrétiennes, les ossements de l'évangéliste Marc ont été, pendant l'invasion arabe, transportés à Venise où une superbe basilique abrite le tombeau toujours honoré de l'apôtre d'Alexandrie. Et de nos jours, l'élévation providentielle du patriarche de Venise au Souverain Pontificat, n'est-elle pas une nouvelle gloire pour le tombeau de saint Marc ? Malgré tout, ce triomphe du disciple du Christ n'est qu'un pâle reflet de la gloire du tombeau du Maître, de ce divin exilé en Égypte.

De l'autre côté de la vallée du Nil, en face des tombeaux vides des Pharaons et d'Alexandre le Grand qui n'ont même plus un soldat invalide pour les signaler, se dresse *toujours glorieux* le tombeau dont le prophète Isaïe, 700 ans auparavant, avait chanté la gloire : " Son sépulcre sera glorieux ". (Isaïe, ch. XI, 10). Oui, est-il assez glorieux, en effet, le

saint Sépulcre qui, huit fois de suite, a vu l'Europe entière se lever pour sa défense ?

Aujourd'hui encore, au milieu des fiévreuses préoccupations du présent et des menaces de l'avenir, jalousement gardé par vingt nations diverses, le tombeau de Jésus-Christ est toujours l'écho de l'exclamation de Massillon : " Dieu seul est grand " ! et aussi des paroles de Napoléon au général Bertrand : " Je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ est Dieu " !



U



étaient
leur ami
Plusie
notre in
élèves.

Vacan
constanc
et de la j
Après
de passag
me tirant
veaux ba

— Mon
éveillée, a
ment édifi
ment de l

— Mon
trompé. C
agréable, j

— Très
Et nous
asseoir au
s'élançait

Voici ce

UN BRAVE PETIT AMI DES MISSIONNAIRES

C'ÉTAIT jour de grande fête, le Samedi-Saint, dans notre mission des Aït-Abbès. Six catéchumènes devaient, le matin même, recevoir le saint baptême.

Des néophytes des autres stations de Kabylie étaient accourus pour témoigner aux nouveaux chrétiens leur amitié fraternelle et se réjouir avec eux dans le Seigneur.

Plusieurs missionnaires du Jurjura avaient répondu à notre invitation et amené avec eux les plus âgés de leurs élèves.

Vacances de Pâques, cérémonies du baptême, double circonstance qui mettait du contentement sur tous les visages et de la joie dans tous les cœurs.

Après l'office, M. de R***, ancien capitaine de vaisseau, de passage dans la tribu et qui avait assisté à la cérémonie me tirant à l'écart, me dit en me montrant un des nouveaux baptisés :

— Mon père, quel est donc ce jeune kabyle à la mine éveillée, aux yeux si vifs et si intelligents ? J'ai été vraiment édifié de sa tenue et de son air de piété. Il y a vraiment de la noblesse dans ce petit barbare.

— Monsieur le comte, votre coup d'œil ne vous a pas trompé. Cet enfant a une histoire. Si cela peut vous être agréable, je me ferai un plaisir de vous la conter.

— Très volontiers, mon Père.

Et nous allâmes aussitôt au jardin de la station nous asseoir au pied d'un frêne touffu aux branches duquel s'élançait une vigne en fleur.

Voici ce que je lui appris.

* *

Saïd ou Ali perdit ses parents dès son bas âge et fut recueilli par son oncle, Si Hamed, marabout de race, pèlerin de la Mecque et à ces titres doublement fanatique.

Ne voulant point, par avarice, nourrir son neveu, ne pouvant encore l'emmener avec lui dans ses courses à travers les tribus où il vendait des anulettes et promenait son burnous de *hadji*, il vint frapper — s'étant vu repoussé de partout — à la porte des missionnaires et les prier de l'accepter chez eux jusqu'à son retour.

L'enfant fut accueilli sans difficulté.

Dès les premiers jours il montra une docilité parfaite, et surtout une énergie incroyable pour l'étude. Quand les autres savaient à peine leurs lettres, lui pouvait déjà lire couramment.

Bientôt il apprit en cachette les prières et un jour il vint me demander à servir la messe.

Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre réciter sans faute tous les répons et de le voir faire les cérémonies avec la plus grande aisance.

Il me disait souvent : Comme je voudrais voir la France, les Français sont savants, bons, généreux...

— Comment le sais-tu, Saïd ?

— Parce que tu es Français, mon Père.

Sur les lèvres d'un petit indigène ce compliment n'est-il pas particulièrement délicat ?

Après six mois de pérégrination à travers la Kabylie, Si Hamed revint aux Aït-Abbès.

A peine arrivé, son premier soin fut d'accourir à la mission. Quand il vit son neveu, grandi, vêtu proprement, parlant le français, plein de santé, il ne put dissimuler son contentement, et se résolut à le laisser encore un an.

Mais le soir, il vint subitement nous le réclamer.

Que s'était-il donc passé ?

En nous quittant, il avait rencontré un homme du village, ennemi juré des missionnaires.

— Eh quoi, j'apprends que tu laisses Saïd chez les Roumis ? lui dit-il.

— Oui, je vais repartir en voyage ; comme il ne peut me suivre encore et qu'il est nourri, habillé sans que j'aie à déboursier un sou, je le laisse chez eux.

— Homme sans "nif" (sans intelligence) et sans honneur, n'as-tu pas compris que ton neveu a déjà commencé à "tourner" ? Dans deux mois il ne croira plus au Prophète.

— Es-tu sûr de ce que tu me dis ?

— Interroge toi-même l'enfant et tu verras si je me trompe.

Si Hamed revint donc le soir à la mission et, prenant à part le petit Saïd, lui dit en le caressant :

— Je vais à Constantine. Veux-tu venir avec moi ?

— Non, je suis bien avec les missionnaires français, je les aime et je veux rester avec eux toujours.

— Ce sont des infidèles !

— Ils croient en Dieu.

— Ils sont mauvais.

— Peut-on les croire mauvais en les voyant si bons !

— Ils ignorent le Prophète et ne prononcent pas la sainte formule de l'Islam.

— Ils connaissent Sidna Aïssa et leur "chehada" est plus sainte que la nôtre.

— Répète avec moi : Il n'y a de Dieu qu'Allah ; Mohammed est son Prophète.

— Jamais, je n'y crois plus.

L'enfant avait à peine prononcé ces mots que Si Hamed, fou de colère, se précipite sur lui, le frappe et l'entraîne violemment hors de la cour : Saïd ne se défendait pas et sans pousser un cri, sans verser une larme, se contentait de répéter sous les coups avec un air de fierté : "Frappe, mais je répéterai quand même : J'aime les chrétiens et je reviendrai chez eux".

Les droits légaux du marabout sur son neveu étant

légitimes, nous ne pûmes qu'être désolés de sa réclamation, mais sans pouvoir intervenir.

Nous apprîmes que, durant une partie de la nuit, l'enfant avait été soumis à toutes sortes de vexations ; on l'avait même privé de nourriture et lié, puis pendu par un bras à une poutre de la maison, mais sans pouvoir ébranler sa constance. Ce petit héros de dix ans ne cessait de répéter : " J'aime les prêtres français ! . . . "

Dès le lendemain, le vieux Si Hamed et Saïd quittèrent le pays. Le départ de l'enfant causa à tous une véritable peine, car on fondait sur son avenir de si douces espérances ! Cette fleur naissante et gracieuse n'allait-elle pas être bientôt desséchée et ternie par le souffle impur de l'Islam ?

Dès ce jour nos catéchumènes ne manquèrent pas de réciter un *Ave Maria* pour leur camarade persécuté.

Où se trouvait-il ? Qu'était-il devenu ? Nul ne put nous le dire.

Je passais plus d'un an dans cette douloureuse incertitude, mais aussi et malgré tout dans l'espérance entière que Marie nous ramènerait un jour le petit exilé.

* * *

Dans le courant de 1900, j'étais allé à Bougie saluer un confrère qui se rendait à Tunis. En attendant le bateau je me promenais sur le quai quand les sons d'une fanfare militaire vinrent frapper mes oreilles.

J'appris qu'un régiment de zouaves revenant des grandes manœuvres donnait sur la place de la sous-préfecture un concert à la population.

Instinctivement je dirigeai ma promenade de ce côté. L'auditoire était nombreux.

Au milieu du cercle des musiciens le chef se tenait

debe
tena
tem
O
—
—
J'
pas
vieill
conn
cerch
catio
Je
Saïd
—
le vie
père,
Le
rabou
—
contr
devan
çais ?
—
—
je me
Si F
avec l
le rega
— F
ne plus
— J
Un é
saisissa
Je n'

debout, battant la mesure. Devant lui, un enfant kabyle tenait la partition sur laquelle l'officier jetait de temps en temps un coup d'œil rapide.

Or, cet enfant... c'était... devinez qui ?

— Saïd !

— Lui-même, Monsieur le comte.

J'attendais, avec l'impatience que vous pensez, la fin du pas redoublé pour lui faire signe, quand tout-à-coup un vieillard au burnous sale et déchiré, avant qu'on pût soupçonner son projet, se jette sur l'enfant, l'entraîne hors du cercle, le secoue violemment au milieu d'un flot d'imprécations.

Je hâte le pas pour apaiser le fanatique et arracher Saïd de ses mains. C'est en vain.

— Chien, fils de chien, voilà où je te trouve, vociférait le vieux, voilà à quoi tu passes ton temps ! Infidèle, si ton père, un vrai croyant, vivait encore, par Allah, il te tuerait.

Le petit ne répondait rien et ce silence exaspérait le marabout.

— As-tu donc oublié que ton père a fait parler la poudre contre ces soldats maudits, et toi, son fils, tu vas t'abaisser devant eux ! Ecoute-moi. Continueras-tu à aimer ces français ?

— Oui.

— Je te le défends, par le Prophète, tu sauras comment je me venge.

Si Hamed ne cessait de secouer l'enfant ; il était arrivé avec lui à la jetée du port quand tout à coup s'arrêtant, il le regarde, l'œil enflammé, et lui dit :

— En vérité ma patience est à bout. Me promets-tu de ne plus fréquenter désormais chez ces étrangers ?

— Je ne le promets pas.

Un éclair de rage passa dans les yeux du marabout et, saisissant l'enfant, il le précipite dans la mer.

Je n'eus que le temps de crier : " Sauvez-le ". Pendant

que deux zouaves se mettent à la poursuite de l'assassin, des pêcheurs heureusement étendaient non loin leurs filets sur la plage, l'un d'eux plongea et bientôt ramena l'enfant évanoui qu'on transporta dans une maison voisine. Je l'y suivis avec le médecin major qui, comme moi, avait vu l'accident. Une excellente femme de marin se mit avec un amour vraiment maternel à le faire revenir à lui, pendant que tout bas je priaïis Dieu de le sauver. Tout à coup l'enfant fit un mouvement, ses yeux clos s'entr'ouvrirent, il regarda avec surprise autour de lui, me reconnut et, attirant ma main jusqu'à ses lèvres, il la baisa, puis, se tournant vers l'officier, il lui sourit et cria : " Vive le pays des chrétiens ! " puis s'évanouit de nouveau.

— Noble enfant, s'écria à ce moment le comte, et je le vis essuyer une larme. Mais dites-moi, mon Père, que devint le petit Saïd et le brutal marabout ?

Si Hamed, arrêté presque aussitôt, fut jeté en prison, puis interné à Lambèse où il est mort il y a un an en maudissant les Français.

Saïd vint avec moi aux Aït-Abbès où il n'a cessé depuis cette époque de nous donner par son affection, sa docilité, sa reconnaissance, sa piété, les plus douces consolations.

Il a fait d'excellentes études primaires, obtenu le brevet de capacité et actuellement il remplit les fonctions de moniteur dans notre école.

Les quatre ans de catéchuménat finis, il a reçu le baptême après lequel il soupirait ardemment.

— Mon Père, votre récit m'a charmé et ému, me dit le comte, en me serrant la main et la cérémonie d'aujourd'hui sera pour moi le plus beau souvenir de mon voyage en Algérie.

LUCIEN DU JURJURA,
des Pères Blancs.

Sai



travaux
sion des
vous fai
nous ai
prières.

La m
tre dep
rivière
Cumber
Cumberl
bouchur
par un g
approvis
rend asse
du côté d
le Manita

La po
nombre,
La plupa
tons néan
cris. Les

SASKATCHEWAN (Canada)

Les missions Saint-Joseph
Saint-Francois et Saint-Alexandre

LETTRE DU R. P. BOISSIN

Oblat de Marie-Immaculée



ON but, en vous écrivant ce petit récit, est de vous initier un peu aux travaux et aux difficultés de notre ministère à la mission Saint-Joseph. Un catholique prend toujours le plus vif intérêt aux travaux du missionnaire en pays sauvage et à la conversion des pauvres enfants des bois. Je voudrais aussi, en vous faisant connaître nos différentes œuvres, obtenir, pour nous aider et suppléer à notre faiblesse, le secours de vos prières.

La mission Saint-Joseph est la première que l'on rencontre depuis Prince-Albert, en descendant le cours de la rivière Saskatchewan. Elle est située sur les bords du lac Cumberland, qui a donné son nom au village en question. Cumberland, grâce à sa position avantageuse, près de l'embouchure des rivières du Nord, est une place fréquentée par un grand nombre de familles sauvages qui viennent s'y approvisionner. Sa proximité de la rivière Saskatchewan rend assez faciles les communications avec les pays civilisés, du côté de Prince-Albert, ou, en descendant la rivière, avec le Manitoba et Winnipeg.

La population est à peu près de 300 habitants. De ce nombre, la moitié environ appartient à notre sainte religion. La plupart d'entre eux sont métis canadiens ; nous comptons néanmoins plusieurs familles sauvages de la nation des cris. Les métis ont leurs habitations dans la localité même.

Les sauvages, eux, n'ont d'autre demeure qu'une misérable tente ou une loge enfumée. Les quelques maisons que l'on peut apercevoir ici ne sont que de petites masures faites en troncs d'arbre grossièrement équarris, et recouvertes de foin.

Les principales occupations de nos Métis sont la chasse aux animaux à fourrure et la pêche. Ils vivent au jour le jour. Quelqu'un a-t-il tué un orignal ou un caribou, il l'écorche à l'instant et en prend la viande qu'il jette dans la marmite. Les voisins et les amis accourent avec un appétit glouton et des dents bien aiguisées. Le festin commence ; il dure jusqu'à la nuit et souvent jusqu'à l'aurore du lendemain. Les chaudières s'emplissent et se vident en un clin d'œil. Les convives sont par terre, accroupis sur leurs talons ; ils dévorent à belles dents les gros morceaux de viande qu'ils tiennent avec les dix doigts que dame nature leur a donnés. La joie est peinte sur leurs visages bronzés ; ils sont heureux ! En quittant le festin pour aller dormir, ils vous diront : " *Ah ! tapwe ! mitoni ni miyo mithisun ; ni kihispun ekwa* ". (vraiment j'ai bien mangé aujourd'hui ; me voilà repu comme il faut). Que reste-t-il maintenant de tout ce monceau de viande ? Quelques os que les chiens se disputent en grognant.

* * *

Notre population sauvage vit encore à l'état nomade. Nos chrétiens sont dispersés de tout côté, à des distances énormes dans les forêts, le long des rivières et sur le bord des lacs. Ils passent là toute la saison des froids, occupés à tendre leurs pièges ou à faire la pêche.

Le missionnaire les visite pendant l'hiver. Ni la difficulté des voyages, ni la rigueur de la saison, ni l'énormité des distances ne sauraient l'arrêter. Son véhicule est un petit traîneau attelé de gros chiens esquimaux. Son logement, le soir venu, c'est bien souvent la voûte du firmament où scintillent les mille lampes du Bon Dieu et où brillent,

dans
que
ques
dessus
pétill
Ma
à la j
bons
religi
place
bien
heures
chers
C'est
affecti
pect et
L'heur
pelle p
Dieu tu
sauvag
saints
après t
âmes d
cence et
Qu'il
la prièr
ses enfa
" — l
qui m'oi
et le d
j'ai le bc
Esprit, j
De tel
Je ne
nos sauv

dans un mouvement perpétuel, nos belles aurores boréales que nos sauvages appellent " la danse des morts ". Quelques branches d'épinettes, étendues sur la neige, et, par dessus, une pauvre couverture auprès d'un grand feu qui pétille : voilà le lit du missionnaire en voyage.

Mais, que sont ses fatigues et ses souffrances comparées à la joie et aux consolations qu'il éprouve à la vue de ses bons enfants des bois, si pieux, si simples, si fidèles à leur religion. Le prêtre, " l'homme de la prière ", vient prendre place au foyer, dans leur misérable réduit, sans plancher et bien souvent sans fenêtres. Il vient, pendant quelques heures, trop courtes pour son cœur, vivre de la vie de ses chers chrétiens, prier avec eux, écouter leurs confidences. C'est comme un père au milieu de ses enfants ; c'est la même affection, la même expansion, auxquelles s'ajoutent un respect et une vénération admirables pour son caractère sacré. L'heure du saint Sacrifice venue, le prêtre installe sa chapelle portative sur quelque vieille boîte. Et c'est là que le Dieu trois fois saint va s'immoler pour le salut des pauvres sauvages et nourrir leurs âmes du pain du ciel ! Quoi ! les saints mystères dans un pareil réduit ! Oui. Et qu'importe, après tout, au Dieu de la crèche ! Il regarde bien plus les âmes de ses enfants, ses temples vivants où brillent l'innocence et la candeur, et où brûle le divin amour.

Qu'il est heureux, le bon sauvage, à côté de son chef de la prière ! L'un d'eux, cruellement éprouvé par la perte de ses enfants, me disait :

" — Mon père, bien souvent, à la pensée de mes enfants, qui m'ont laissé, j'ai les yeux remplis de larmes ; le chagrin et le découragement m'envahissent. Mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de t'avoir vu, d'avoir prié avec toi le Grand-Esprit, j'ai le cœur plus fort, je suis heureux ".

De tels sentiments dénotent de bien belles âmes.

Je ne veux pas cependant vous laisser croire que tous nos sauvages sont des saints, sans nul défaut : Hélas ! ils

ont, eux aussi, leur part de misères. Nos métis, surtout, se laissent facilement entraîner et séduire par les exemples et la conduite des Blancs qui ne sont pas toujours des modèles de sobriété et de vertu. L'ivrognerie, ce vice hideux et néfaste entre tous, exerce de bien tristes ravages parmi eux. Le voisinage des protestants est aussi très défavorable. Nous avons parfois à déplorer de tristes défaillances, des apostasies, qui font douloureusement saigner notre cœur. De tels malheurs sont heureusement rares.

Nos métis, malgré leurs défauts, ont tous solidement ancré dans le cœur l'amour de notre sainte religion. Attaqués dans leurs croyances, ils savent répliquer et se défendre énergiquement ; et, à défaut de preuves théologiques à l'appui de leur foi, ils se servent d'arguments parfois un peu trop frappants.

* * *

La mission Saint-François-de-Sales, à 60 milles de Cumberland, en descendant la Saskatchewan, est située sur les bords de cette grande rivière, dans un village qui a nom le Pas. La population (environ 400 âmes) est presque entièrement protestante. Nous n'y comptons que deux familles catholiques. Pauvre petit troupeau, perdu et noyé dans ce triste milieu hérétique où le fanatisme règne en maître, que peut-il faire sinon végéter et dépérir ? De temps en temps, elles reçoivent la visite des Pères de la mission Saint-Joseph qui viennent les reconforter et les maintenir dans le droit chemin. La mort impitoyable a décimé, cette année, cette pauvre chrétienté déjà si minime. Notre catéchiste dévoué en fut la première victime ; puis, un vieux métis canadien, d'une foi admirable et d'un dévouement sans bornes à notre sainte religion, succomba ; enfin un pauvre métis a été moissonné à la force de l'âge. Quelques heures avant sa mort, il disait à sa femme éplorée :

“ Va-t-en sur les bords de la rivière, tu regarderas au loin si tu ne vois point paraître l'homme de la prière. ”

H
ava
été
“
Hât
priè
Il
dans
bons

Il
missi
Mgr
toba)
Bon
par l
et lui
petit
lin a
Arriv
M. Da
l'autre
“ —
t-il p
nous d
sacrés)
Arri
préci
tant a
bréviai
les sau
bientôt
Indiens
du mis
subit é

Hélas ! la mort devança le prêtre. Quelques instants avant d'expirer, il disait à sa femme d'une voix presque éteinte :

“ Donne-moi vite l'huile de la prière (extrême-onction). Hâte-toi d'oindre mon corps tout entier de l'huile de la prière ”.

Il s'éteignit ainsi sans avoir vu le prêtre. Mais Dieu dans sa miséricorde a certainement tenu compte de ses bons sentiments et de ses ardents désirs.

* * *

Il y a soixante-deux ans (en 1844), un des premiers missionnaires du Nord-Ouest, M. Darveau, envoyé par Mgr Provencher, premier évêque de Saint-Boniface (Manitoba), passait au Pas, où il fonda la mission catholique. Bon nombre de sauvages y furent convertis et baptisés par lui. Un jour, il se mit en route pour revoir son évêque et lui rendre compte de ses œuvres. Il prit place dans un petit canot d'écorce avec son catéchiste et un jeune orphelin adopté par lui. Deux infidèles Cris le conduisaient. Arrivés près du lac Manitoba, les deux sauvages, voyant M. Darveau occupé à lire son bréviaire, se dirent l'un à l'autre :

“ — Que prétend-il faire avec ses livres ? Ne prononce-t-il pas des formules de sortilèges ? Tuons-le, emparons-nous de ses livres et de ses habits de la prière (ornements sacrés) et servons-nous en pour faire des jongleries ”.

Arrivés au large dans le lac Manitoba, les malheureux se précipitent sur le prêtre et le jettent dans le lac. Un instant après, M. Darveau reparait à la surface tenant son bréviaire et le sourire sur les lèvres. Armés de leurs avirons, les sauvages le repoussent ; il enfonce encore une fois, mais bientôt il reparait dans la même attitude. Alors, l'un des Indiens, saisissant une hache, en frappe violemment la tête du missionnaire qui disparaît pour toujours. Le catéchiste subit également le même sort.

M. Darveau n'eut pas de successeurs pendant de longues années. Les prêtres étaient alors si rares dans notre Nord-Ouest ! Sur ces entrefaites, les ministres protestants arrivèrent. Profitant de la situation, ils rebaptisèrent tous ces jeunes chrétiens, découragés de ne plus voir la Robe Noire.

Voilà comment la mission du Pas, autrefois si pleine d'espérance, semble aujourd'hui définitivement perdue pour nous. Nous espérons cependant contre toute espérance : car le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Plus loin, au Sud-Est, à 200 milles de Cumberland, se trouve enfin la mission Saint-Alexandre-au-Grand-Rapide, à l'embouchure de la Saskatchewan dans le grand lac Winnipeg. Cette mission compte une soixantaine de catholiques, la plupart métis canadiens. Il y a deux ans, avec nos faibles épargnes, nous sommes parvenus à y construire une petite église, relativement belle et dont nos chrétiens sont fiers à juste titre. La pénurie des missionnaires et le manque de ressources ne permettent pas d'y établir un prêtre en résidence. Ce sont encore les deux Pères de Cumberland qui vont à tour de rôle, deux ou trois fois par an, y faire quelques courtes visites. On voudrait les voir plus souvent ; mais de tels voyages sont si dispendieux que force nous est d'en diminuer le nombre.

Cette petite chrétienté, comme celle du Pas, est destinée à languir et peut-être à décroître. Nos frères séparés lèvent fièrement la tête et disent : " Les priants catholiques font pitié avec leurs églises sans prêtres pour les faire prier et chanter le dimanche. Nous, nous avons nos ministres, toujours à nos côtés, pour nous aider à prier et nous parler du Grand-Esprit ".

* * *

Chers lecteurs, vous connaissez notre situation ; vous savez maintenant nos misères, nos difficultés et nos déboires. De grâce, aidez-nous de vos prières et de vos aumônes.

U

Dans
popula
Rome,
et c'est
Jésuite
s'y dév
répan
lettre q
féconde

D

res qua
vait et
nes, l'en

Com
de chan
trains de
les trou
le pas to
Et les sa
le sombr
en traver
fruits et
qu'aux
maigres
paisible
peut-être

UNE ECOLE D'ARMÉNIE

Par le R. P. de JERPHANION

De la Compagnie de Jésus

Dans cette belle Turquie d'Asie, où la plus grande partie des populations chrétiennes sont enrôlées dans les sectes séparées de Rome, s'ouvre un champ immense à l'action du prêtre catholique et c'est pourquoi un si grand nombre d'ouvriers apostoliques : Jésuites, Capucins, Assomptionnistes, Lazaristes, Dominicains s'y dévouent pour éclairer les intelligences, dissiper les ténèbres, répandre la vérité par tous les moyens et surtout par l'école. La lettre qui suit, venant de Tokat, contient sur cette propagande féconde de bien intéressants aperçus.

UN missionnaire d'Anatolie, quels récits émouvants pourra-t-il vous apporter, amis lecteurs ? Refera-t-il la description cent fois faite du pays qui charme ses yeux ? Rappellera-t-il ses impressions premières quand, fraîchement débarqué, l'*araba* cahotante l'enlevait et, par les chemins défoncés, à travers monts et plaines, l'emportait jusqu'à son poste ?

Combien piquants les mille détails de la route : les files de chameaux apparues à l'aurore, lentes et régulières, les trains de voitures, les chars rustiques aux essieux criards, les troupes de petits ânes s'en allant vifs, alertes, capricieux, le pas toujours sûr, par la route, par les fossés, par les rochers. Et les sauvages silhouettes rencontrées au long du chemin. le sombre *Tcherkesse* à cheval, couteau à la ceinture, fusil en travers de la selle, et la tribu tzigane qui émigre en volant fruits et légumes sur son passage, les hommes armés jusqu'aux dents, femmes et enfants jetés pêle-mêle sur de maigres chevaux ; et le nomade pillard, kurde ou laze, assis paisiblement devant sa tente en peaux de chèvre et qui, peut-être, pour le soir même, médite un mauvais coup.

Puis, voilà des souvenirs plus reposants : la halte au grand clair de midi au bord des sources fraîches, la pastèque que l'on partage avec son *arabadji*, le somme de l'après-midi au cours de quelque interminable montée — somme à la vérité un peu gêné par l'encombrement des bagages, où le voyageur, les jambes pliées, les genoux au menton, s'installe de son mieux ; enfin, le soir, après la longue et brisante étape, le *khan* voilé dans la brume bleue.

Et, après plusieurs jours de rude voyage, on arrive. Amassia apparaît, gardée par l'immense forteresse de Mithridate, ou Tokat, perdue dans les fleurs, dominée elle aussi par des ruines pittoresques, ou encore, sur les hauts plateaux, la rigoureuse Sivas, offrant aux bises glacées ses campagnes sans arbres et ses maisons sans jardins. Gracieux ou grandiose, riant ou sévère, partout le spectacle séduit. Dans les villes, même attrait. Une variété inépuisable : des rues larges ou étroites, peu ou point pavées, toujours tortueuses, toujours intéressantes : les boutiques en plein vent où le marchand, été comme hiver, par la chaleur et par les grands froids, attend l'acheteur, accroupi au milieu de sa marchandise ; la foule aux mille visages et aux mille idiomes, les femmes en pantalon et les hommes à longues robes, la cohue des piétons et des cavaliers, voiles, fez et turbans pêle-mêle ; et, parmi ce désordre, les enfants, ici comme ailleurs, vifs, tapageurs, gamins, et le derviche mendiant, aux longs cheveux, aux haillons sordides, qui s'en va tremblant, demi-fou, imprégné de haschich, en murmurant sa prière arabe.

Mais non, laissons ce pittoresque usé et parlons de nos œuvres, de nos progrès, de nos espérances. Et là, pourrions-nous dérouler, ami lecteur, de longues listes de conversions ? Raconterons-nous d'émouvantes et aventureuses expéditions à la conquête des âmes, l'Évangile enseigné à tout un peuple, les villages entiers prêchés et convertis, l'erreur confondue et la Croix triomphante ?

Non
bien p
lents.
et rap
missio
de Sta
jeunes
tations
ner à l
vaient.
mission
mœurs
diminu
sait-il
courant
de lui
teurs,
Christ
Sans b
les pers
tables d
elle ga
ne voyo
baptisé
qui fut
velé dep
tisseurs.
souvent

C'est c
au missio
s'attirera
rapproch
les préjug
rapides e

Non, rien de tout cela ; bien plus humble est notre labeur, bien plus modestes nos succès, bien plus cachés, bien plus lents. Il se tromperait, celui qui rêverait le retour en masse et rapide de l'Orient à la foi. Depuis des siècles que les missionnaires sont établis sur les terres du Grand Seigneur de Stamboul, qu'ont-ils fait autre chose que d'enseigner la jeunesse et de s'efforcer par tous les moyens, par leurs exhortations, leurs entretiens, leur charité, leur exemple, de ramener à l'unité les pauvres frères égarés parmi lesquels ils vivaient. Ainsi faisaient, il y a quatre siècles, nos premiers missionnaires de Turquie. Ainsi font-ils aujourd'hui. Les mœurs sont bien adoucies, mais les obstacles n'ont guère diminué. Et, s'il nous est permis de remonter jusque-là, faisait-il autre chose, le grand saint Paul, quand il allait parcourant les villes d'Asie-Mineure, quand, réunissant autour de lui dans la boutique d'un artisan une poignée d'auditeurs, avec beaucoup de patience, il leur enseignait Jésus-Christ ? Et lentement se propageait la Bonne Nouvelle. Sans bruit, parmi les oppositions de toutes sortes, malgré les persécutions du paganisme et les persécutions plus redoutables des faux frères, juifs opiniâtres ou demi-chrétiens, elle gagnait les individus et les familles une à une. Nous ne voyons pas que saint Paul ou ses disciples aient jamais baptisé des milliers de personnes à la fois. Pareil prodige qui fut celui du jour de la Pentecôte ne s'est guère renouvelé depuis, et dans la vie même des plus étonnants convertisseurs, tels que saint François-Xavier, il se présente moins souvent qu'on ne le pourrait croire.

* * *

C'est donc une inlassable patience qu'il faut avant tout au missionnaire d'Orient. Par elle il ramènera les égarés, il s'attirera l'affection et la masse des schismatiques, il les rapprochera lentement de Rome, fera tomber les haines et les préjugés et préparera pour l'avenir des conversions plus rapides et plus nombreuses.

De tous les moyens que nous employons pour atteindre ce double but, l'école a toujours été considérée comme le plus puissant. C'est elle qui occupe surtout le missionnaire. Permettez-moi donc de vous entretenir un peu de nos écoles, tout spécialement de notre école de Tokat.

Par l'école, tout d'abord, nous combattons l'ignorance. Vous ne sauriez croire combien grande est cette ignorance dans la masse des schismatiques. Et comment espérer ramener à la foi catholique ceux qui ne savent même pas ce qu'est la foi, ce qu'est Jésus-Christ, qui ne connaissent le premier mot, ni du symbole, ni des commandements, et ne voient entre musulmans et chrétiens que la différence de l'oppresser à l'opprimé.

J'ai vu un enfant de quatorze ans incapable de dire combien il y avait de Dieux. Jamais il n'avait entendu parler ni de la Sainte Vierge, ni du ciel, ni de l'enfer. Tout ce qu'il savait de religion, c'est que, près de sa maison, se trouvait une église où un *derder*, de temps en temps, disait la messe. Lui demander ce qu'était la messe, s'il y avait pour un chrétien obligation de l'entendre, choses bien inutiles ! A ces questions les schismatiques pratiquants ne sauraient répondre. Et comment le pourraient-ils ? Les plus fervents viennent tous les dimanches *voir* la messe, comme ils disent, ce qui exprime assez bien leur manière toute matérielle d'y assister. Aux prières liturgiques chantées en arménien ancien, ils ne comprennent rien. Jamais un prône, jamais une instruction. D'ailleurs qui les prêcherait ?

— Dans les sept églises arméniennes de Tokat, m'avouait un jour le *Djemaran* (directeur) de la grande école schismatique, dans ces sept églises, un seul *derder* est capable de monter en chaire. Les autres n'ont ni zèle, ni instruction ”.

* * *

En effet, bien souvent, ces pauvres *derders* ne sont que des pères de famille dont le grand souci est de nourrir leurs

enfan
villag
bonn
a ens
mois,
Chris
Vo
La
rance,
des e
point
lumen
cepen
encore
conser
fessior
Or, da
village
l'enfan
tés, lui
sainte
Peut
mons, l
enfants
nent pe
Djema
je dis a
Mineur
liques v
un sch
qu'il ne
Mais pe
“ Ne
prêtre ?
“ —]

enfants. Quel soin prendront-ils de leurs fidèles ? Dans les villages, c'est encore pire. Le *derder* est un paysan. Sa bonne conduite l'a fait choisir : on lui a appris à lire, on lui a enseigné un peu de catéchisme, l'affaire de deux ou trois mois, puis on l'a ordonné. Et voilà un prêtre de Jésus-Christ !

Voulez-vous un exemple ?

La scène s'est passée chez des Grecs ; mais, en fait d'ignorance, Grecs et Arméniens se valent. Dans une petite ville des environs de Tokat mourait un vieillard qui ne s'était point confessé depuis plus de vingt ans et qui refusait absolument de le faire en cette dernière maladie. Il voulait cependant recevoir le saint viatique, et la famille le voulait encore plus, crainte d'un scandale. Mais le prêtre grec ne consentait pas à profaner le sacrement ; il exigeait la confession, dont le malade avait, dit-on, le plus grand besoin. Or, dans la famille était placée comme servante une petite villageoise fille d'un *papas*. Un jour cet homme vint voir l'enfant. Aussitôt on s'adresse à lui, il ne fit pas de difficultés, lui ; sans exiger de confession préalable, il apporta la sainte communion au moribond !

Peut-être pensera-t-on qu'à défaut de prênes et de sermons, l'école instruit les schismatiques. Hélas ! non. Les enfants y apprennent à lire et à écrire ; mais ils n'apprennent pas la religion. Dernièrement un enfant quittait le *Djemaran* et venait à nous. Il avait douze ans au moins ; je dis au moins, car savoir l'âge exact de quelqu'un en Asie Mineure n'est pas chose facile. Voyant ses camarades catholiques venir à la Sainte Table, il voulut les imiter. C'était un schismatique. On l'interroge. Bien vite on s'aperçoit qu'il ne connaissait ni la " communion ", ni la " confession ". Mais peut-être les mots lui sont-ils inconnus, et pas la chose.

" Ne vas-tu pas quelquefois " raconter tes péchés " au prêtre ? lui demandai-je.

" — Non.

“ — Ne t'a-t-on jamais dit qu'il fallait le faire ?

“ — Non.

“ — N'as-tu jamais vu personne agir ainsi ? Dans ta famille, ne va-t-on pas au prêtre ?

“ — Non ”.

Il ne se rappelle rien... Enfin, il se ravise ; il se souvient... c'est vrai, son grand frère y est allé une fois.

“ — Pourquoi ton grand frère et non pas toi ?

“ — C'est que mon frère avait dit des *kufurs* (injures), moi je n'en ai jamais dit ”.

Voilà à quoi se réduisait toute la morale de ce pauvre enfant. Et il avait passé plusieurs années à l'école !

Ajoutons cependant que, depuis notre arrivée, par suite de notre exemple et pour nous mieux combattre, les schismatiques se préoccupent dans leurs écoles de l'instruction religieuse.

Un fait bien établi, c'est que, parmi les hommes même, on n'en trouve pas un sur vingt qui sache un bout de prière. A certains convertis un peu âgés, on est fort embarrassé pour imposer une pénitence en confession : ils ne connaissent ni le *Pater* ni l'*Ave*, ni même parfois les paroles du signe de la Croix.

Que nos écoles portent remède à cette ignorance, c'est une vérité évidente. Nous recevons des enfants de tous les rites. Quelques-uns sont catholiques (48 sur 224) ; la majorité est schismatique, arménienne ou grecque. Mais, tous font ensemble les mêmes prières, assistent tous les jours à la messe, et reçoivent la même instruction religieuse. N'est-il pas curieux et consolant d'entendre tous ces enfants, la plupart extérieurement séparés de Rome, chanter d'une commune voix nos cantiques pour le Pape, prier pour l'union et l'extension de l'Eglise. On pourrait ne voir là que vaine parole et habitude irréfléchie. On se tromperait. Sans doute, les plus jeunes récitent prières et cantiques sans y prendre garde. Il en est autrement pour les grands.

A
leme
pres
cath
dogr
sans
let e
vatic
cour
“
“
“
Il
dévo
des r
tres.
En
part.
Pape
“
chréti
Poi
Pour
ouver
insolu
leure
incons
gné de
raison
res so
Que
ment f
de nat
l'on na
ques n
naître

A force de vivre avec nous à la catholique, ils se sont tellement rapprochés que la distance d'eux à nous devient presque insensible. Schismatiques extérieurement, ils sont catholiques par la foi et par la piété. Nos dogmes sont leurs dogmes ; nos pratiques de dévotion sont les leurs. Beaucoup sans qu'on les y entraîne, récitent leur chapelet ! Le chapelet est pourtant condamné par leur clergé, comme une innovation romaine. On demandait un jour à un enfant de notre cours supérieur s'il croyait à l'Immaculée-Conception.

“ — Oui, j'y crois.

“ — Mais vos *derders* rejettent ce dogme ?

“ — Je ne sais s'ils le rejettent ; moi, j'y crois. ”

Il trouvait dans la définition de Rome et aussi dans sa dévotion très tendre et toute catholique à la Sainte Vierge des raisons plus puissantes que les affirmations de ses prêtres.

Enfin il traduisait bien, je crois, les sentiments de la plupart. Et cet autre à qui je demandais un jour s'il aimait le Pape :

“ — Certainement, répondit-il sans hésiter, est-ce qu'un chrétien n'aime pas le pape ?

Pourquoi donc si peu d'entre eux font-ils le pas décisif ? Pourquoi tant d'enfants, catholiques de cœur, restent-ils ouvertement schismatiques ? C'est là un problème curieux, insoluble pour quiconque refuse d'admettre qu'avec la meilleure foi du monde peuvent subsister en l'esprit d'étranges inconséquences. Rappelons-nous que l'Oriental est très éloigné de nos habitudes de logique et que si, chez nous, les raisons sont bien faibles contre les impressions, ces dernières sont toutes puissantes sur l'esprit de l'Oriental.

Quelles raisons pourront lui ôter cette impression si fortement fixée, que la différence de rites n'est qu'une différence de nations, que l'on naît catholique ou Grégorien, comme l'on naît Français ou Allemand. D'ailleurs, les schismatiques ne font nulle difficulté d'admettre que mieux vaut naître catholique, que notre hiérarchie est mieux organisée

que la leur, notre clergé plus instruit, plus désintéressé. Beaucoup même reconnaîtront la suprématie du pape. Ils déploreront les malentendus qui éloignent de Rome leur haut clergé, mais continueront malgré tout à recevoir les sacrements des schismatiques. C'est que pour se convertir aujourd'hui, nous disait un juge bien autorisé, il faut être un héros !

Sans vouloir pousser plus avant la solution de ce problème si complexe, remarquons seulement qu'en dehors des conversions individuelles — car il y a des héros, rares, il est vrai, mais il y en a — en dehors de ces conversions, c'est déjà beaucoup que ce rapprochement d'une génération entière. Viennent des circonstances plus favorables, et la puissance du schisme sera bien ébranlée.

Nous n'avons qu'un désir : étendre de plus en plus nos écoles. Ah ! si dans les villes où nous sommes établis, nous réunissions autour de nous toute la jeunesse chrétienne, quel progrès pour la cause de la foi ! C'est le rêve dont nous poursuivons à tout instant la réalisation. Nous ne saurions mieux faire pour l'obtenir que d'assurer le bon renom de notre enseignement. Il ne doit être en rien inférieur à celui de nos rivaux.

La partie principale de cet enseignement, c'est le français, et sur ce point la victoire est facile. Nos plus jeunes enfants commencent à le balbutier : d'autres, plus avancés l'épèlent ; nos grands, enfin, le parlent et fort joliment. Bien que les autres écoles aient la prétention d'enseigner, elles aussi, le français, chacun reconnaît que chez nous seuls on l'apprend bien. Avec le français nous enseignons à nos plus grands de l'histoire, de la géographie, des sciences. Là encore nous avons la partie belle, et tout le monde admirera l'an passé avec quelle aisance nos enfants du cours supérieur donnèrent une fort jolie séance devant le consul de France venu de Sivas pour y assister.

Là où la lutte devient plus inégale, c'est quand il s'agit

des langues turque et arménienne. Cependant, sur ce terrain même, nous ne sommes point battus. Grâce aux professeurs du pays que nous employons, le turc et l'arménien s'apprennent à l'école française aussi bien qu'ailleurs. Je n'en veux pour preuve que le témoignage de ce nouveau venu à qui les schismatiques avaient opposé toutes sortes d'objections et donné finalement ce conseil :

“ — Terminez d'abord à l'école de Zillé (où il se trouvait alors), apprenez bien les langues du pays ; ensuite vous verrez à apprendre le français. ”

Le nouveau n'était pas depuis huit jours chez nous qu'il écrivait à ses parents une lettre pleine de bon sens et de bonnes raisons.

“ — A l'école française, il lisait en turc ce qu'il lisait à Zillé (car, ici, on n'étudie pas, on lit) : il lisait en arménien ce qu'il lisait à Zillé, il lisait même plus vite et mieux. ”

Cela n'a rien de surprenant pour qui connaît les habitudes didactiques des écoles orientales.

“ Il ne regrettait qu'une chose, ajoutait-il : n'être pas venu plus tôt. Il voyait autour de lui de petits enfants parler français couramment ; tandis que lui, déjà grand garçon mettrait deux ou trois ans à les égaler. Il fallait, concluait-il, au plus vite, envoyer son jeune frère afin qu'il n'eût pas ensuite le même regret. ”

En outre, ce qu'il admirait beaucoup, c'était l'ordre, la régularité, le silence ; chaque chose faite en son temps, sans hâte ; le règlement observé, les maîtres obéis ; toutes choses assez rares dans le pays hors de chez nous. N'est-ce pas l'an passé que, dans une séance publique à l'école schismatique, l'assistance devenant houleuse, le directeur se leva et fit un petit discours où il nous donnait en exemple et invitait la foule à garder le même ordre que chez nous. Ce qui n'empêcha pas, dit-on, la séance de finir en vraie tumulte où la police fut sur le point d'intervenir.

* * *

Pour en revenir à notre nouveau philosophe de quinze ans, une dernière chose l'avait frappé : l'affection que nous témoignions aux enfants. Il avait vu un Père punir un élève en souriant, et il en concluait que, même en punissant, nous voulons le bien de l'enfant et nous l'aimons. Et de sa découverte, il ne se tenait pas de joie.

Il ne se trompait point. Que voulons-nous autre chose et que sommes-nous venus chercher ici sinon le bien de ces pauvres petits ? Je sais de bonnes âmes qui admirent fort notre dévouement. Se consacrer à l'éducation de cette ingrate jeunesse, aimer ce qui n'a rien d'aimable, c'est héroïque, pensent-elles. Elles se trompent en se laissant guider par je ne sais quel préjugé qui accumule sur la tête de l'Oriental tous les défauts de la création. C'est une erreur.

Il suffit de cultiver avec un peu d'affection ces tendres fleurs, et l'on est surpris des fruits qu'elles donnent. A-t-on assez dit que l'Oriental est menteur et que c'est chez lui un vice incorrigible ! Eh bien, je puis l'affirmer d'une manière général, nos enfants, ceux qui ont passé plusieurs années chez nous, ne mentent pas. Nature ou résultat de l'éducation, le fait est certain. Que de fois même on est surpris et charmé de les entendre répondre avec une sincérité ingénue à des interrogations d'un genre tout oratoire.

“ — Vous n'avez donc pas travaillé ? ” leur crie le professeur au cours d'un beau mouvement.

Et eux de répondre en rougissant :

“ — Non, Père, c'est vrai... ”

Voilà de quoi abattre la plus légitime indignation.

Autre qualité de nos enfants : ce ne sont pas des amollis. Pauvres ou riches, tous vivent avec une égale simplicité. On ne trouve pas chez eux cette nonchalance, cette horreur de la peine, si fréquente chez le petit Européen. Habitué à remplir dans leur maison quantité d'offices que nous réservons, nous, aux domestiques, ils sont empressés, servia-

bles.
que t
imme
si on
tera l
la me
bouti
dra d

De
honn

En

trois

aérée

gnant

ameu

trois

terre,

c'est t

Incon

res, to

molles

être ce

Vie

table l

autour

au gra

bien v

Le s

cards.

grand

l'on se

la chan

que l'o

Pre

bles. C'est l'enfant qui court ouvrir la porte au visiteur dès que tinte la sonnette. Tant que vous êtes là, il se tiendra immobile dans un coin. Il ne s'assiera (sur les talons) que si on le lui dit. Attentif au premier signe, il vous présentera le café et vous préparera la cigarette. A-t-on besoin de la moindre chose, il l'ira chercher sur le marché, dans les boutiques, quelquefois fort loin. Jamais l'idée ne lui viendra de se plaindre.

* * *

De plus, la vie que mènent nos Orientaux en fait des hommes endurants, peu soucieux de leurs aises.

Entrez dans une maison riche, vous y trouverez deux ou trois grandes pièces bien éclairées, bien aérées, même trop aérées au gré des délicats qui préféreraient des fenêtres joignant mieux ; mais qu'importe à nos Arméniens ? Comme ameublement, presque rien. Le long des murs, de deux ou trois côtés, un divan, large banquette couverte de tapis. A terre, quelques coussins, parfois deux ou trois chaises. Et c'est tout. Point de fauteuils, point de tables, point de lits. Inconnus les poufs et les sofas, et les causeuses et les bergères, tout ce matériel inventé pour varier à l'infini les poses molles ! Sur le divan même, trop profond et trop haut pour être commode, on ne s'assied qu'à la turque.

Viennent l'heure du repas. On apporte cette fameuse petite table haute comme un tabouret, large comme un guéridon, autour de laquelle tous se pressent, assis encore à la turque au grand détriment des genoux européens, lesquels sont bien vite courbaturés et rompus.

Le soir enfin, chacun tire son matelas des profonds placards. On l'étend à terre ; un drap pardessus, pas plus grand que le matelas, puis une grosse couverture piquée où l'on se roulera et le lit est prêt. Le matin on rentre tout et la chambre à coucher redevient salon, salle à manger, ce que l'on veut.

Prenez une maison modeste : ce n'est ni plus ni moins.

confortable. Toute la différence se remarque à la richesse des tapis !..

* * *

Accoutumé à une telle simplicité, l'enfant arménien, à quelque classe qu'il appartienne, ne craindra pas la peine. Cette éducation première lui donne encore une docilité parfaite. Pas plus que le nonchalant, nous ne connaissons ni le capricieux, ni l'entêté, ni le volontaire. Aussi comme ils acceptent simplement l'enseignement qu'on leur donne. Ils sont entre les mains du maître comme la cire molle, facile à modeler. Ajoutez à cela qu'ils ont l'esprit vif, la mémoire excellente, et vous ne serez point surpris de leur progrès. Qui donc nous déclarait, après une séance littéraire, qu'on ne trouverait guère mieux dans les établissements secondaires de France ?

Ces résultats nous consolent et nous encouragent. Cependant nous voulons mieux. Nous voulons mieux surtout au point de vue de l'extension de notre école. Je l'ai dit : avec le nombre de nos élèves, s'accroît notre influence. Nous sommes actuellement à Tokat, dans une période de plein succès. Il y a quatre ans, nos enfants n'étaient que 88 ; il y a trois ans 125 ; en 1904, 185 ; en 1905, 224. Le mouvement va-t-il s'arrêter ? Non, nous l'espérons, car nous sommes bien loin de posséder tous les enfants chrétiens.

Tokat est une ville de 30,000 âmes. Sur ce nombre on compte 10,000 Arméniens, 1,500 Grecs et un millier de catholiques. Le reste est musulman avec deux ou trois centaines de juifs. C'est donc 12 à 13,000 âmes sur lesquelles le missionnaire doit étendre son influence. Et si l'on peut appliquer, à l'Orient les données statistiques dressées pour la France, il y aurait à Tokat 2,000 enfants chrétiens, garçons et filles en âge de fréquenter les écoles. Or, à ce jour, les Sœurs et nous groupons seulement 628 enfants. Les autres vont au *Djemarau* (620 en janvier 1905) ; quelques-uns, des Grecs seulement, à l'école de leur nation (140) ; une ving-

taine
sés, l
école.

On
rons.
parts.
écoles
comm
ainés,
Hél
et de
némen
échear
dû bât
nent p
tâche.

Une
ce jour
suivai
qui en

Les
Dès qu
l'école
par sen
devai
longter
essenti
autres,
moins
par cet
sortir p

Il fa
donner

taine chez les protestants. Le reste (les pauvres, les délaissés, les paresseux), un tiers environ, ne fréquente aucune école.

On le voit, nous pouvons gagner encore et nous gagnerons. L'impulsion est donnée : on vient à nous de toutes parts. A intervalles réguliers, des enfants se détachent des écoles schismatiques. Et combien, quand arrive l'âge de commencer à lire, au lieu d'aller au Djemaran, comme leurs aînés, entrent chez nous.

Hélas ! le principal obstacle, nous le trouvons chez nous, et déjà, nous commençons à en souffrir. Ce n'est pas impunément que la population d'une école augmente. A brève échéance, la place fait défaut. Déjà, l'an dernier, nous avons dû bâtir. Voici que les classes trop nombreuses ne contiennent plus leurs élèves ; les maîtres ne suffisent plus à la tâche. Il faut encore agrandir, il faut se développer.

* * *

Une autre nécessité non moins urgente s'impose. Jusqu'à ce jour tous les enfants, pauvres et riches, assis côte à côte, suivaient les mêmes cours. Bel exemple d'égalité, mais qui entraînait plus d'un inconvénient.

Les pauvres n'ont pas le temps d'apprendre longtemps. Dès qu'ils peuvent travailler, les parents les retirent de l'école et les envoient gagner dix piastres (quarante sous) par semaine. Ils auront donc commencé des études qu'ils ne devaient pas achever. Par contre, faute d'être restés assez longtemps, il leur manquera peut-être des connaissances essentielles, et, pour eux, le profit de l'école sera mince. Les autres, ceux qui poursuivent jusqu'au bout, ne souffrent pas moins de cette situation. Ils sont retardés dans les débuts par cette multitude d'enfants qui entrent à l'école pour en sortir peu après.

Il faudrait séparer les deux catégories. Aux premiers, on donnerait un programme comprenant l'essentiel, et qu'ils

parcoureraient en un petit nombre d'années. Les autres seraient dirigés, dès le début, en vue d'un programme plus développé. Ils le suivraient tout entier, sans obstacle, et sortiraient de chez nous avec une éducation bien complète.

Aujourd'hui, quiconque veut recevoir en Anatolie une instruction quelque peu relevée se tourne vers le collège protestant de Marsivan. Il compte 300 élèves " venus, disent ses prospectus, de 56 villes et de 14 vilayets ". Ces pauvres enfants sortent de là avec la haine du catholicisme au cœur. Il nous faut absolument combattre cet adversaire, et, pour cela, notre enseignement doit dépasser le sien. Je ne sais si aujourd'hui, à Tokat, nous lui sommes bien inférieurs ; mais tant que chez nous tous les cours seront confondus, les Arméniens ne consentiront pas à nous regarder comme les égaux des protestants. Le nom a tant d'importance. Ils sont " *collège* " et nous sommes " *école* ". Séparons, chez nous, les classes primaires qui constituent " *l'école* " des classes secondaires. Du coup, le *collège* sera fondé.

A cela encore même obstacle, même difficulté. D'où nous viendront les ressources nécessaires à ces agrandissements ? Pas de nos chrétiens, à coup sûr. Le désintéressement absolu doit être ici la première règle du missionnaire. Notre enseignement jusqu'ici est gratuit, et si jamais nous venons à demander une rétribution aux élèves des futurs cours secondaires, elle ne saurait dépasser une livre par an ! Somme bien minime qui pourvoirait tout au plus à l'entretien des professeurs.

Force nous est donc de nous tourner vers les âmes charitables.